

REVUE SPIRITE

Fondée en 1858
PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en Chef depuis 1870
P. G. LEYMARIE

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

52e ANNÉE. N° 10 1er OCTOBRE 1909.

DIRECTEUR-GÉRANT : PAUL LEYMARIE

D'où venons-nous ? Où sommes-nous ? — Où allons-nous ?

Où allons-nous ?

(Suite).

Mais sortons de ces lieux sinistres, passons à une région moins sombre, c'est-à-dire à la deuxième subdivision du monde astral... qui, chose vraiment étrange et dont on ne se serait jamais douté, peut être considérée, paraît-il, comme la reproduction astrale de notre terre elle-même.

Aussi, dans quel milieu bizarre se trouvent les visiteurs de ces régions déplorablement semblables à celle que nous ne connaissons que trop, ici-bas.

La majeure partie des désincarnés y séjourne un temps plus ou moins long, très long, parfois, ce qu'ils ne peuvent attribuer qu'à leur regrettable imperfection. Combien y en a-t-il, parmi eux, qui ne s'étant jamais intéressés qu'aux mesquineries et aux trivialités terrestres, continuent à s'y complaire dans le nouveau monde qu'ils habitent. Combien d'autres, encore, qui dominés par leurs instincts inférieurs sont morts remplis d'appétits trop actifs et regrettent leurs anciennes jouissances matérielles. Insatisfaits, anxieux, agités, ces malheureux prolongent inutilement leur séjour en Kamaloka, en cherchant à communiquer avec la terre, à laquelle rattache trop souvent l'intermédiaire de médiums qui, momentanément et bien à tort, leur prêtent leur corps physique suppléant ainsi à la perte de celui dont la mort les a séparés.

C'est de ces personnages de fort médiocre valeur que proviennent à l'ordinaire les bavardages oiseux bien connus de quiconque a fréquenté les séances spirites publiques, conversations rebattues de sociétés bourgeoises où prédomine généralement l'élément féminin.

Ces âmes inféodées à la terre sont presque toujours d'une intelligence bornée et il va sans dire que leurs communications sont d'un intérêt complètement nul pour des personnes vivantes qui, depuis un temps plus ou moins long, sont convaincues de la réalité de la post-existence de l'âme. Ce qui caractérise encore ces êtres superficiels c'est que, tout comme ici-bas, ils sont d'autant plus affirmatifs qu'ils sont plus ignorants et que c'est dans cet esprit qu'ils imposent à leur naïfs correspondants terrestres et à titre d'ultime conception du monde invisible, les piètres idées qu'ils s'en font eux-mêmes.

C'est encore dans ces régions que se trouvent des hommes qui, poursuivis jusque sur leur lit de mort par telles préoccupations douloureuses qui les avaient hantés pendant les dernières années de leur vie, cherchent parfois à se remettre en rapport avec leurs amis vivants pour leur suggérer des moyens plus ou moins bizarres, ayant pour objet « d'arranger » ces affaires terrestres laissées en souffrance. S'ils ne parviennent pas à la réalisation de leurs désirs, ils peuvent causer de grands ennuis aux membres de leur famille soit par des coups frappés çà et là, soit par des bruits quelconques destinés à attirer leur attention.

La troisième et la quatrième région du Kamaloka diffèrent peu de la seconde et pourraient presque en être considérées comme la reproduction, bien que plus éthérées, somme toute, les caractéristiques des trois régions restent à peu près semblables, avec cette réserve, toutefois, que l'on ren-

contre souvent dans la quatrième, des âmes d'un type plus élevé, des gens instruits et réfléchis qui, se détournant du passé, aspirent à la libération relative de leurs entraves matérielles et dont les communications médianimiques, cela va sans dire, ont une tout autre valeur que celles qui proviennent des régions inférieures. Toutefois, ce n'est pas du Kamaloka que peut procéder l'illumination spirituelle.

La cinquième subdivision se présente à nous sous un nouvel aspect dont l'ambiance lumineuse et rayonnante enchante le regard de ceux qui n'ont encore connu que les sombres couleurs de la terre; aussi n'est-ce pas sans raison qu'on lui attribue tout spécialement le qualificatif d'*astrale*, c'est-à-dire « étoilée », réfléchissant, semble-t-il, quelques rayons épars venant des régions supérieures... Et c'est de ces rayons, sans doute, que s'illuminent les souvenirs qu'ont conservé des religions terrestres tous les anciens croyants, plus ou moins superstitieux ou fanatiques. Et, vraiment bien étrange est le panthéon qu'ils se sont fabriqué ! Autour d'eux rayonnent tous les cieux matérialisés, inventés à plaisir par les prêtres ou les fidèles des vieux cultes du monde entier. C'est là, entre autres hallucinés, que l'indien Peau rouge s'imagine poursuivre des gibiers imaginaires dans ses « chasses célestes »; là, que le Scandinave voit autour de lui les colonnes de marbre et d'or de son Walhalla gigantesque, aux cinq cent quarante portes, avec les effigies du loup et de l'aigle symboliques et dans les vastes salles duquel ont lieu ces festins somptueux que servent les divines Walkyries, elles-mêmes. C'est là, enfin, que les sectaires de Mahomet se croient entourés des houris de son Paradis sensuel et que les Chrétiens, plus ou moins matérialistes, eux aussi, contemplent avec ravissement la « Nouvelle Jérusalem » aux portes étincelantes enchâssées d'or et d'éblouissantes pierreries.

Est-il besoin d'ajouter que c'est dans ce monde étrange que les dévots fanatiques qui, tout le long de leur vie se sont attachés systématiquement à la « lettre qui tue » trouvent la satisfaction de leurs désirs bornés et s'abandonnent à tous les écarts de leur imagination, nourrie de l'écorce stérile des Livres Saints « divinement inspirés », ils se bâtissent, en matière astrale, de véritables « châteaux en Espagne ».

Oui, nous l'avons dit plus haut, le Kamaloka est bien le pays des illusions, mais n'en rions pas trop. Nous autres vivants qui ne nous croyons entourés que de réalités tangibles et indiscutables, ne nous nourrissons-nous pas, aussi, d'illusions et de chimères? Qu'importe, en somme, si ces chimères revêtant à nos yeux les caractères d'entités incontestables, nous rendent heureux, ici-bas, non moins que ne le sont, là-haut, dans l'Astral, les hôtes naïfs qui, si bien, se contentent de leurs décevantes fantaisies?

Quoi qu'il en soit, c'est dans cette cinquième région, que les opinions les

plus bizarres, les croyances les plus hétéroclites trouvent leur pleine application. Les « touche à tout » réformateurs, les philanthropes à systèmes, qui n'eurent d'autre souci que de mettre à exécution leurs lubies bien intentionnées, à coup sûr, mais dont ils s'hypnotisaient eux-mêmes, sont tous ici, en foule et dans quelle fièvreuse activité. Ils organisent, à titre de types et de modèles, des maisons de correction, des asiles, des écoles... et combien sont-ils heureux, quand ils peuvent, le cas échéant, insinuer insidieusement leur doigt astral dans quelques-unes de nos affaires terrestres. Ils se servent pour cela de l'entremise de tel médium humble et docile qu'ils patronnent et dirigent avec une hautaine condescendance.

Ce sont surtout les sectateurs étroits d'une même religion — indiscutablement orthodoxe, cela va sans dire et possédant *seule* l'absolue vérité — qui multiplient leurs réunions, leurs petits conciles, pourrait-on dire et forment des communautés, mais qui hélas ! diffèrent les unes des autres aussi largement que nos communautés humaines.

Comme ici-bas, se groupent les sectaires ayant leurs coteries, leurs clubs plus ou moins passionnés et où les fanatiques quels qu'ils soient, protestants, catholiques, mahométans, juifs... ou libres penseurs plus ou moins matérialistes, conservent leur foi respective... ou leur scepticisme, et manifestent, à l'occasion, leur autocratique intolérance.

Ajoutons, toutefois, que c'est aussi de cette région, ainsi que de celles qui lui sont supérieures, que nous arrivent les « esprits guides » de bon nombre de médiums sérieux, car ces Entités élevées savent généralement qu'il existe des strates astrales plus hautes et qu'elles sont destinées à partir tôt ou tard en des mondes d'où les communications avec passe terre ne leur seront plus possibles.

Voici la sixième région, plus subtile encore et plus éthérée où sont groupées des âmes dont l'évolution est caractérisée par ce fait, qu'elles achèvent d'user l'enveloppe astrale au travers de laquelle se sont déjà manifestées leurs énergies mentales. C'est l'adieu de cette âme à un monde qu'elle vont quitter.

Mais ne sommes-nous pas, ici, dans le vestibule du ciel ?... Dans quel splendide décor flottent ces âmes lumineuses ! Habiles à manipuler la souple matière astrale, c'est un paysage merveilleux dont leur pensée créatrice a façonné la substance éthérée. Plaines luxuriantes, océans où miroitent des reverbérations incompréhensibles, montagnes aux cimes éclatantes, c'est par un ensemble de splendeurs véritablement féeriques que se manifeste cette nature transfigurée et si prodigieusement supérieure à tout ce que notre terre peut offrir de plus admirable. Et c'est cependant dans ce séjour enchanteur, que ces êtres spiritualisés rêvent d'un monde plus magnifique encore...

Et ce monde, c'est la septième subdivision, la plus élevée du Kamaloka. Aussi, telle demeure tels habitants, comprenant presque exclusivement des entités évoluées, hommes et femmes qui, autrefois, croyants formalistes ou matérialistes obstinés, ont fini par ouvrir leurs yeux à la lumière. Combien de savants, de philosophes, d'artistes, vivent pendant de longues années dans ce séjour paisible et bienheureux où règne la plus haute intellectualité. C'est au milieu d'ouvrages scientifiques — véritable bibliothèque astrale — que travaillent tous ces penseurs, continuant à s'occuper des sujets auxquels ils s'étaient particulièrement intéressés pendant leur vie terrestre. Parmi eux se trouvent des politiciens, des hommes d'état, des investigateurs de toutes natures qui, se dégageant lentement de leur enveloppe astrale, n'en demeurent pas moins attachés à la terre, par le vif intérêt qu'ils prennent aux événements où leur rôle fut d'une certaine importance et par l'effort qu'ils font pour amener à bonne fin, dans l'Astral, tels ou tels projets à la réalisation desquels la mort les avait arrachés.

Il n'en est pas moins vrai que pour tous — sauf pour une faible minorité comprenant des personnages qui sur la terre n'ont éprouvé aucun mouvement d'amour désintéressé ou d'aspiration spirituelle — que pour tous arrive, tôt ou tard, un jour où les entraves du corps astral sont définitivement brisées. A ce moment, l'âme rêveuse et quelque peu mélancolique devient momentanément inconsciente de ce qui l'entoure, inconscience semblable à celle qui succède à la mort physique, après quoi, vient le réveil... et quel réveil ! provoqué qu'il est par une sensation de félicité profonde, intense, impossible à décrire en aucune langue humaine, lumière éblouissante déferlant à grands flots sur cette âme extasiée qui, dès son réveil, comprend que ce monde qui s'ouvre devant elle est bien cette véritable patrie dont l'avait exilée son incarnation terrestre. C'est l'heure de la récolte, l'heure d'ivresse divine, où l'homme, soulevé par une puissance irrésistible mais douce, s'élance vers les hauteurs simplement pressenties jusqu'alors, mais subitement entrevues.

Ils sont donc montés, ils ont franchi la porte céleste, ceux dont nous avons annoncé la glorieuse libération... Mais, demandera-t-on peut-être, que devient cette enveloppe Karmique qu'ils ont laissée derrière eux ?

Cette sorte de cadavre, que l'on désigne parfois sous le nom de « coque astrale », cette défroque usée par la vie terrestre d'abord, puis par celle du monde supérieur, se compose des débris des sept écorces « concentriques », pourrait-on dire, débris encore maintenus ensemble par un magnétisme véhément et qui plus ou moins persiste. La coque flotte à la dérive à travers le monde astral, frissonnante encore des vibrations anciennes. A mesure que se dispersent ses forces adhésives, cette coque vide se décompose de plus en plus et finit par se dissoudre totalement pour restituer ses maté-

riaux au fonds commun de la substance astrale... à moins, cependant, qu'elle ne soit momentanément et artificiellement vitalisée par le fluide magnétique de telle âme encore incarnée et ne devienne ainsi capable de recouvrer quelque reste d'activité. Ce magnétisme qui lui arrive du dehors, elle l'attire, l'absorbe, se l'assimile avec avidité et dans ces conditions de corporisation reconquise, peut jouer un rôle dans la transmission de tels souvenirs de l'âme d'un désincarné, la représenter même aux yeux de ses amis sans que ceux-ci, toutefois, soient autorisés à la prendre pour autre chose qu'une forme communiquante, que l'écho d'une vie éteinte et généralement dépourvu de toute originalité.

Un dernier mot sur l'Astral. L'énumération précédente des êtres et des choses, comme aussi des scènes diverses qui se déroulent dans l'ambiance de cette région si étrange, serait incomplète, si nous ne disions quelques mots de l'un de ses phénomènes les plus extraordinaires, nous voulons parler de ce qu'on appelle communément les *Enregistrements de la Lumière astrale*. Eh bien, ce qu'on entend par là n'est rien moins que la représentation photographique — s'il est permis de faire de telles assimilations — de tous les événements de l'histoire des mondes... Et où donc se fait-elle cette représentation; sur quelle toile fantastique et dépassant tout ce que peut rêver l'imagination, viennent-ils s'enregistrer ces faits et gestes de tous les univers?... Sur ce que les Indous appellent l'*Akasa*, premier élément manifesté dans le Kosmos, sorte d'éther plastique et primordial duquel toutes choses sont issues...

Sommes-nous en état de comprendre ces définitions, ces explications? Hélas, non! Partout, autour de nous, comme en nous-mêmes, du reste, subsiste le grand Mystère ; sur toute chose, s'étendent les ailes du grand Sphinx... Inclinons-nous avec modestie et patience, en attendant le jour où nous saurons et comprendrons! Quoi qu'il en soit, — ce qu'il y a de certain — c'est que c'est sur ce tableau merveilleux, c'est dans ces annales de l'Univers que les occultistes, voyants et adeptes vont puiser les renseignements qu'ils nous transmettent sur les mystères de l'invisible.

LE PLAN MENTAL

Après le Kamaloka, vient le Plan mental. Ainsi que son nom l'indique, c'est dans cette région qu'habite l'homme qui vit en la pleine et libre conscience de lui-même et donne essor à toutes les puissances de sa pensée. C'est le plan de l'intelligence, non plus semblable à celle qui fonctionne par l'intermédiaire du cerveau, mais l'intelligence libérée des attaches de l'esprit-matière qui, seul, règne et domine en ce bas monde.

Et qu'il est pourtant merveilleux ce cerveau de l'homme vivant en sa forme

corporelle. Ne passons pas outre, sans dire quelques mots de ce chef-d'œuvre par excellence de la Création cosmique. Nous nous tenions tout à l'heure stupéfaits devant les mystères de l'Akasa, mais comprenons-nous davantage ceux que renferme, en son modeste volume, cet incompréhensible encéphale humain... admirable creuset de concentration créatrice, où la sensation, de nature toute physique, se transforme en sentiment, puis en émotion, c'est-à-dire en « pensée », merveilleux alambic où la matière se « sublime en esprit » !...

C'est notre Akasa minuscule que cette pulpe cérébrale, où s'enregistrent tant de choses, que cette toile d'étendue si restreinte où s'accumulent tant d'images. Qui saurait la comprendre et surtout l'expliquer ? Entrons dans quelques détails et pour cela interrogeons les savants, les philosophes et les physiologistes.

« Examinons la pellicule grise, nous dit le philosophe anglais Bain (1), mince écorce qui enveloppe le cerveau. L'on évalue à près de vingt décimètres carrés la surface de cette écorce qui tapisse les circonvolutions cérébrales. L'épaisseur de cette couche présente une moyenne de deux millimètres et demi. En admettant qu'il faille une rangée de deux cents cellules pour faire une longueur d'un centimètre, l'on en trouvera quarante mille par centimètre carré, ce qui fait quatre-vingts millions, rien que pour la couche superficielle. Or, l'on trouve, en pénétrant dans l'intérieur de l'encéphale, une si prodigieuse quantité de fibres, de radicelles et d'autres cellules, que l'on arrive par la multiplication de tous les facteurs à la somme totale de cinq mille millions de cellules ou de fibres que renferme le cerveau tout entier. »

« Ne croyez pas que ces nombres formidables soient le moins du monde exagérés et fassent ainsi double emploi, ajoute Taine (2). L'on comprend sans peine à quoi ils peuvent servir, quand on songe aux innombrables clichés dont notre mémoire est remplie. Ne faut-il pas qu'une tête humaine possède une semblable richesse d'organisation, pour s'assimiler et conserver les éléments de plusieurs sciences complètes, parler cinq ou six langues ou davantage et se rappeler des myriades de sons, de couleurs, de formes et de faits ? Or, qu'un cerveau contienne ainsi quelques centaines de millions de clichés mentaux, certes, cela lui fait une belle bibliothèque de réserve, mais ne lui faut-il pas, de plus, quelques centaines de millions de cellules qui demeurent à sa disposition rien que pour les usages courants ? »

Voilà de quel merveilleux appareil peut se servir l'homme, au cours de la vie terrestre, et toutefois, faut-il encore constater qu'en dépit de son admi-

(1) *L'esprit et le corps.*
(2) *De l'intelligence.*

rable complexité, il n'en est pas moins insuffisant — en raison de la densité de notre pulpe cérébrale — pour reproduire, même en une très faible mesure, les millions de vibrations que notre âme transmet à notre cerveau.

Tout autres sont les résultats obtenus dans la sphère du Plan mental, où l'homme, libéré de ses entraves matérielles, peut être qualifié du titre de *Penseur* agissant en pleine spiritualité... Aussi, est-ce dans cette sphère que nous allons l'étudier avec quelques détails.

Le Plan mental ne se distingue de celui qui le précède que par la différence de ses matériaux ; mais combien l'esprit-matière y est-il plus énergiquement vitalisé, plus subtil et plus procréateur dans ce milieu toujours palpitant de vibrations, au sein desquelles la matière éthérée se galvanise et prend forme aux moindres frémissements de la vie. — Ce monde est du reste notre lieu de naissance et c'est bien vite que l'âme qui vient d'y pénétrer, se sent envahie par les sensations exquises dont s'enivre l'exilé qui rentre dans sa véritable patrie.

Ici, encore, comme sur les plans inférieurs, les subdivisions des strates sont au nombre de sept ; mais, ici, plus qu'ailleurs, la variété des éléments qui les constituent produit des combinaisons sans nombre où les solides, les liquides, les gaz et les éthers, matières essentiellement malléables en cette région, sont manipulées et façonnées par les hôtes du Plan mental, non seulement au gré de leurs désirs, mais encore avec une rapidité extraordinaire, en cette sphère tout étrange où la pensée et l'action, le vouloir et sa réalisation sont une seule et même chose. Mais il y a plus et quelle n'est pas la stupéfaction de ceux qui voient s'y opérer des combinaisons de nature vraiment prodigieuse... Oui, certes, prodigieuse, puisque au delà des vibrations qui peuvent influencer l'œil humain, s'épanouit à flots une lumière qui, chose inouïe pour nous autres terriens, est une lumière colorée, plus encore, une lumière toute vibrante de sonorités... Si bien qu'au milieu des incitations que produisent toutes ces sensations combinées, l'âme humaine devient à ce point perceptive, sensitive, qu'elle ressemble, pourrait-on presque dire, à ces harpes éoliennes que font vibrer les moindres souffles de la brise qui passe.

Les mots de notre langue bornée sont impuissants à rendre tout ce qui résulte de cette association de nos sens qui, en se prêtant leurs pouvoirs respectifs, y gagnent un bien plus haut degré d'intensité... C'est, du reste, ce qu'ont essayé d'exprimer les voyants Indous, Bouddhistes et Chrétiens qui ont visité ces régions et en sont revenus émerveillés.

Dans les deux plus hautes subdivisions du Plan mental, vivent en grand nombre de glorieuses Intelligences dont le corps, même le plus inférieur, est formé de matière lumineuse... Êtres resplendissants doués de vastes connaissances et de pouvoirs étendus, grands Esprits-guides qui dirigent d'in-

nombrables légions d'entités en travail d'évolution. N'est-ce pas à eux que l'on pourrait appliquer la description qu'en fait le grand visionnaire chrétien, alors qu'il nous parle de cet Archange qu'il entrevit dans l'une de ses extases : « Sur sa tête s'arrondissait le nimbe d'un arc en-ciel, son visage ressemblait au soleil, ses pieds à des colonnes de feu, tandis que sa voix retentissante était comme l'écho de l'harmonie des sphères. » (Apocalypse X, I).

Sur ce Plan mental, même en ses strates inférieures, l'on rencontre souvent des disciples d'occultistes dont l'âme, alors que leur corps est plongé dans un profond sommeil, s'en échappe pour monter en ces hautes sphères d'où elle peut agir sur le mental des frères humains, leur suggérer de bonnes pensées, les diriger, les soutenir, Et c'est là, hâtons-nous de le dire, le plus haut privilège dont se glorifient ces êtres bienfaisants, là, la plus pure de leurs joies célestes, quand ils parviennent à réconforter leurs frères incarnés qui, dans la bataille de la vie et tout au milieu de leurs luttes les plus ardentes, ignorent quel bras puissant vient parfois soulever leur fardeau et ne se demandent même pas d'où leur viennent ces douces et mystérieuses voix qui les consolent de leurs tristesses et allègent leurs douleurs...

Pourquoi ? Parce qu'ils se croient abandonnés, privés de toute assistance — alors même, qu'ils se prennent parfois à répéter telles de ces phrases habituelles qui font réellement image : « Cette pensée s'est présentée à mon esprit. » « Cette idée m'est venue tout à coup ».

Ces paroles n'indiquent-elles pas, en dépit de leur pleine inconscience, qu'une lueur s'est révélée à leur Égo et que c'est ce Principe intérieur qui, tout au fond de leur mental, sait, ou tout au moins devine, que c'est bien d'un monde supérieur, quoique invisible à leurs yeux, que leur est parvenue cette illumination inattendue.

L'une des particularités les plus intéressantes de cette haute région, c'est qu'entre les Intelligences qui y fonctionnent, qu'elles soient humaines ou non, les communications sont instantanées. Les barrières de l'espace ont, ici, perdu toute puissance de séparation, si bien qu'il suffit à une âme qui veut se mettre en rapport avec une autre âme dont l'évolution est pareille à la sienne, de diriger simplement son attention sur elle. Point de mots pour entraver ou ralentir l'expression d'une pensée quelconque qui, réciproquement, jaillit d'une entité à l'autre, sans traduction d'aucune sorte.

Alors qu'il s'agit du passage du Penseur d'une strate à celle qui lui es supérieure, nous dirons qu'il y *monte*, dès le jour où la matière subtile de cette région est devenue prépondérante dans le candidat qui aspire à y être admis. Nous croyons devoir répéter que ce progrès ascensionnel n'implique aucun changement de résidence. Toutes les sphères sont autour de nous, qu'elles soient astrale, mentale ou nirvanique ; mais l'insuffisance de notre spiritualité nous en sépare plus réellement que ne pourraient le faire des

milliers de lieues à franchir dans l'espace et lorsque nous parlons d'ascension, nous ne voulons dire par là qu'une chose, c'est que chaque homme est appelé à se tisser un vêtement en une matière plus subtile et conséquemment plus hautement réceptive.

Mais il est entendu que notre Penseur a franchi cette distance imaginaire, si bien qu'au degré qu'il vient d'atteindre, il est en pleine conscience de ce qui l'entoure et qu'il possède la mémoire de son passé dont il a sondé toute la profondeur et dont il connaît les exigences impératives. Il prévoit les difficultés, les obstacles, les luttes qui l'attendent et que lui ont préparé les erreurs et les défaillances de ses vies antérieures, aussi va-t-il se mettre résolument à l'œuvre pour s'infuser à lui-même l'énergie nécessaire à l'accomplissement de sa tâche future.

Sur le niveau le plus élevé de la région mentale résident les Égos des Maîtres, des Adeptes et des Initiés et c'est du sein de ces hauteurs spirituelles qu'ils font sentir à l'humanité leur influence bienfaisante et protectrice. Chaque énergie, émanant de cette sphère lumineuse, rayonne dans toutes les directions... C'est sous l'action directe de ces grands inspirateurs, que s'élèvent les esprits, que se révèlent des vérités jusque-là voilées ou vaguement pressenties, que telle découverte se présente soudain aux yeux du scrutateur patient des secrets de la Nature, que telle mélodie inentendue vient résonner à l'oreille du musicien de génie, que la solution de tel problème, longtemps et vainement cherché, éblouit subitement le cerveau du philosophe méditatif, ou qu'un élan nouveau d'espérance et d'amour vient faire tressaillir le cœur de l'homme juste et bon qui jamais ne se lasse en ses ingénieuses combinaisons philanthropiques. — Partout, d'un horizon à l'autre de l'immense Infini, rayonnent ces « lignes de force » qui dirigent, soutiennent et vivifient la Création tout entière.

La croissance de l'organisme spirituel et permanent qui, s'associant à la Conscience divine, constitue le grand Être que nous appelons le Penseur, est d'une lenteur séculaire. Son nom technique est le *Corps causal*, parce qu'il rassemble en lui les résultats de toutes les expériences, lesquels agissent comme « causes » dans le fonctionnement des existences futures et c'est pourquoi ce corps causal est le seul organe « permanent », parmi tous ceux dont l'homme se sert au cours de ses existences terrestres. Nous savons, en effet, que les divers corps physique, astral et mental doivent être détruits et reconstruits à chaque incarnation nouvelle. Chacun d'eux, quand vient son heure, disparaît à son tour après avoir transmis toutes ses acquisitions au Corps causal... richesses accumulées, richesses inestimables, au moyen desquelles le Penseur constitue de nouveaux corps mieux assortis, plus parfaits, qui lui serviront à parachever, sans nouveaux obstacles — bien que coupée par de fréquents arrêts — cette évolution de l'âme, où s'épanouit progressi-

vement la Vie divine... Cette Vie puissante et victorieuse à laquelle ne peuvent se soustraire aucune des choses, aucun des êtres de la Création qu'elle attire et absorbe en son effusion d'amour qui, de siècle en siècle, s'épanche, s'élargit et persiste éternellement.

(*A suivre*). ED. GRIMARD.

LE PROBLÈME RELIGIEUX

(*Suite.*)

CHAPITRE XVI

LES MŒURS CLÉRICALES AU MOYEN-AGE

Nous avons vu les effets qu'a produits la protection de l'Etat sur les mœurs du clergé sous l'empire romain et sous les deux premières races des rois francs. Rien ne fut changé à cet égard — en mieux, s'entend — sous la troisième race ; et cela se comprend.

Ce n'est pas aux hommes qu'il faut s'en prendre: les prêtres ne sont pas pires que les autres. Ce n'est pas même à la doctrine professée par eux — du moins pas principalement, — c'est au système d'organisation politico-religieuse, à l'intervention de l'État dans les affaires de l'Église, non pas comme *persécuteur*, mais comme *protecteur*.

Quoique la doctrine chrétienne soit fausse — du moins à mon avis, — elle n'aurait pas fait grand mal si elle avait été laissée libre, abandonnée dans son expansion à elle-même, à ses seules forces, à ses seules ressources.

D'autres doctrines religieuses se seraient élevées et l'auraient empêchée de perpétuer tous les méfaits, crimes et vices que nous avons vus et une foule d'autres que nous ne pouvons énumérer. De la concurrence de plusieurs cultes serait même résulté une émulation pour le bien.

D'autre part, une doctrine vraie, prêchée et appliquée dans les mêmes conditions politiques que l'a été le christianisme, aurait fait autant et peut-être plus de mal.

Il ne faut donc pas prendre en mauvaise part la description fidèle — quoiqu'incomplète — que nous faisons des mœurs cléricales. Ce n'est ni la haine des personnes, ni l'esprit de secte qui nous inspirent; ce que nous cherchons, c'est la vraie cause du mal, afin qu'on la supprime, si l'on veut que les effets cessent d'en surgir.

En régime de liberté, les passions, qui sont les moteurs de l'activité humaine, sont contenues les unes par les autres et il en résulte qu'elles produisent le plus de bien et le moins de mal possible.

En régime de privilège, ce frein est enlevé, les passions sont débridées et, comme toute force, elles tendent à s'épandre indéfiniment, ne rencontrant plus d'obstacles. Alors les passions deviennent des vices, et ceux qui en sont possédés ne reculent devant rien pour les satisfaire.

Un prêtre français disait à Richard Cœur-de-Lion qu'il avait trois filles qui seraient cause de sa perte: la superbe (l'orgueil), l'avarice et la luxure. Hé bien! répondit le roi d'Angleterre, s'il faut s'en délivrer, je donne la superbe aux Templiers, l'avarice aux moines de Cîteaux et la luxure aux prélats de mon royaume.

Effectivement, l'orgueil, l'avarice et la luxure n'étaient pas rares dans les couvents et monastères, dans toute l'Église; nous en avons vu quelques exemples, nous en verrons encore; on peut même ajouter à ces trois vices les autres péchés capitaux.

La gourmandise des moines, sans oublier l'ivrognerie, est devenue aussi légendaire que leurs autres vices, et ce n'est point une réputation usurpée. Ce n'est pas seulement dans les chansons satiriques de l'époque, dans les fabliaux et contes grivois qu'on en trouve les preuves.

En Angleterre, des moines se plaignirent à Henri II de leur abbé qui les réduisait à deux plats par repas. « On ne m'en sert que trois, répondit le roi; malheur à votre abbé s'il vous en accorde plus que la sobriété n'en permet à votre roi. »

C'est un chapitre bien curieux de l'histoire, que la naissance et la chute des couvents. Il y a plus de trente ans que j'ai lu l'*Histoire de Paris* de Félibien et Lobineau, mais je me rappelle toujours la ritournelle de la fondation et la destruction des monastères du moyen-âge.

Quelques hommes de bonne foi et de bonne volonté se réunissaient pour donner au public, scandalisé par les débordements des prêtres et des moines, le spectacle d'une vie vraiment exemplaire, vraiment chrétienne.

Au début, ces bons hommes travaillaient, jeûnaient, priaient, faisaient l'aumône. Les fidèles édifiés, faisaient des présents, des dons à la nouvelle institution. Le couvent augmentait en nombre de moines et en richesses, et aussi en vices.

Si l'on s'était borné là, le public aurait vu clair, les dons se seraient portés ailleurs et le couvent serait vite tombé à plat. Mais l'État intervenait, donnait des terres au couvent en vogue, l'autorisait à prélever des droits sur les marchés, sur le transit des marchandises.

Le désordre et la corruption ne tardaient pas à atteindre leur apogée. Les moines se répandaient dans le pays et le ravageaient sous prétexte de prélever leurs « droits ». Des religieuses, de leur côté, sortaient de leurs retraites pour courir les foires et les assemblées, la canne à la main, et menaient

une vie désordonnée à faire rougir les femmes du « siècle » les plus dévergondées.

L'autorité finissait par intervenir et licencier le monastère devenu une pierre de scandale dans la maison du Seigneur; mais aussitôt s'en élevait un autre, sinon deux, et la même évolution recommençait. Ainsi passèrent les moines de Saint-Magloire, ceux de Saint-Maur, les Bonshommes de Vincennes et mille autres, qui font l'ornement de l'Eglise.

Rien ne décourageait les fidèles, les seigneurs et les rois de créer et de relever des couvents et des monastères, et de les combler de richesses. Il ne faut pas trop nous en étonner, car, aujourd'hui, malgré des siècles d'expérience, on voit des choses du même genre non moins surprenantes. Ce qu'on donnait à l'Église autrefois, on le donne à l'État aujourd'hui, et celui-ci en fait un aussi bon usage que celle-là.

Les ordres militaires ne restaient pas en arrière dans cette course au désordre et au brigandage. Les Templiers et les Hospitaliers, chargés de défendre la Terre-Sainte, la désolaient par leurs rapines, leurs débauches et leurs dissensions, et les croisades étaient toujours à recommencer.

Les moines ne faisaient d'ailleurs qu'imiter leurs chefs les papes, qui avaient accumulé en leur sacrée personne tous les péchés capitaux, notamment l'avarice : l'argent n'est-il pas le nerf de la guerre? or le catholicisme, c'est la guerre perpétuelle, ne fut-ce que pour contraindre les rebelles à entrer ou reculer dans le bercail du bon pasteur.

Lorsque Nogaret, envoyé par Philippe le Bel, s'empara du château du pape à Rome, il y trouva des trésors immenses. Le pape Jean XXII, très habile dans l'art d'attirer l'argent des fidèles, laissa en mourant 18 millions en espèces et 7 millions en lingots et vases précieux.

On raconte que saint Thomas d'Aquin, allant faire une visite à Innocent IV, trouva ce pape occupé à contempler et compter son trésor. — Vous voyez, dit le successeur de saint Pierre, que l'Église n'est plus dans le siècle où elle disait : *Je n'ai ni or ni argent.* Il est vrai, Saint-Père, répondit Thomas, mais aussi elle ne peut plus dire au paralytique : *Lève-toi et marche.*

Cette occupation apostolique était, paraît-il, familière aux papes. « Innocent XI passait une partie de son temps à compter et recompter. En janvier 1683, le cardinal Cibo lui propose d'écrire une lettre de sa main à Sa Majesté (Louis XIV) ; il s'en est défendu, dit le cardinal d'Estrées, sur l'incommodité de sa main, quoiqu'il l'emploie tous les jours à faire beaucoup de comptes et de calculs sur les revenus de la Chambre. » (*Louis XIV et Innocent XI* par E. Michaud, t. I, chap. IX).

Ce sont peut-être ces deux papes qui ont donné lieu au proverbe : *Aux innocents les mains pleines !*

CHAPITRE XVII

LES RÉFORMES ECCLÉSIASTIQUES

Ce que nous venons de dire n'est pas du roman ; les abus que nous avons décrits n'ont pas été inventés par des écrivains plus ou moins hostiles à la religion. C'est l'Église elle-même qui les a constatés. Les actes des conciles sont pleins de doléances sur « le malheur des temps » et de récréminations contre la corruption du « siècle », qui, selon eux, gagne le clergé.

L'Église rejette sur l'élément laïque de la société les maux dont son mariage avec l'État est la seule cause. Saint Bernard nous paraît mieux inspiré quand il s'écrie : « Il ne faut plus dire : tel est le peuple, tel est le prêtre, car aujourd'hui le prêtre est cent fois pire que le peuple. »

C'est dans les actes des conciles, dans les chroniques de l'époque, dans les histoires des papes et de l'Église, que l'on trouve tout ce que nous avons dit et beaucoup d'autres choses, car nous n'avons fait qu'effleurer le sujet. Il y a des choses qu'on ne peut toucher qu'avec des pincettes et en se bouchant le nez. C'est à ces sources qu'il faut remonter pour s'assurer si nous n'avons rien exagéré.

Les lecteurs qui ne pourraient se procurer ou lire ces ouvrages, devront recourir aux *Histoires de France* qui ont été faites d'après les documents contenus dans les chroniques, les conciles, les ordonnances des rois, les mémoires. Je leur conseillerai seulement de consulter les historiens français du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle ; de Thou, Mézeray, le P. Daniel, l'abbé Nelly et ses continuateurs, l'abbé Millat, etc., tous sans parti pris contre le catholicisme, de préférence aux historiens plus récents, qui ne sont pas toujours à l'abri de ce reproche.

Tout en constatant le mal, sans en voir la cause, les conciles réclamaient instamment des réformes.

Aussitôt qu'une corporation est privilégiée, il est à remarquer que le besoin de réformes se fait sentir sans tarder. Les Universités, les corps de marchands et d'artisans, aucune corporation ne fait exception à cette règle, et l'Église moins que tous les autres corps.

Les institutions privilégiées ont effectivement toujours besoin de réformes, par les raisons ci-devant exposées ; que leurs privilèges sont précisément la source première des maux dont elles souffrent et dont elles font souffrir les autres.

Mais les réformes ne se font jamais, ou, quand on en fait, comme on ne touche pas à la racine de l'arbre du mal, mais seulement à quelques brindilles, les réformes ont toujours besoin d'être réformées. Les meilleures en apparence sont même souvent les pires.

C'est ainsi, par exemple, que saint François d'Assise voulant réagir contre la corruption du clergé et ramener les moines à une vie simple et pieuse, établit un nouvel ordre dans lequel on fut obligé de travailler, ou à vivre d'aumône en cas d'insuffisance des produits du travail, en tout cas, à rester dans la pauvreté ; ce fut l'ordre des Franciscains.

Comme les moines de Saint-Magloire, de Saint-Maur et tant d'autres, les premiers religieux de cet ordre se firent admirer des peuples par leur humilité, leur zèle, leur désintéressement, si bien que, quatre ans après que l'ordre fut approuvé, on compta plus de 4.000 franciscains au chapitre général.

Quel succès pour la religion ! On affranchit les Franciscains de la juridiction épiscopale, on les combla de privilèges ; bientôt ils laissèrent le travail pour la mendicité. L'Europe se remplit de moines mendiants, qui gouvernèrent les esprits et les consciences.

Bref, saint François, leur fondateur, n'était mort que depuis trente ans, lorsque saint Bonaventure, général de l'ordre, se plaignait lui-même des abus et avouait que le peuple craignait plus la rencontre des frères mendiants que celle des voleurs.

Le fait est qu'ils étaient bien plus à craindre, car, avec les voleurs, on sait à qui l'on a à faire.

Les Franciscains firent école ; à leur suite naquirent les Augustins, les Carmes et autres ordres également mendiants, « car, dit Mézeray, l'esprit de ce siècle était tellement tourné à la besace, qu'il fourmillait de tous côtés un grand nombre de ces sectes de besaciers ou porte-sacs, c'est ainsi qu'on les nommait. »

Heureusement que tout le monde ne cherchait pas à gagner le ciel par un moyen si commode, car, qui aurait donné l'aumône aux mendiants ?

Le brigandage par la mendicité.

Ce ne fut encore que la moitié du mal ; les mendiants, émancipés de la juridiction épiscopale, ne le furent pas, au contraire, de celle du pape ; ils formèrent une nouvelle milice pour la cour romaine, favorisant et soutenant tous les abus, travaillant avec ardeur à la vente des indulgences, etc.

Non seulement les réformes ecclésiastiques n'aboutissaient qu'à de mauvais résultats, mais le système de la protection de l'État s'étendait de plus en plus de l'Église à toutes les professions libérales et autres, de sorte que l'antagonisme entre les privilégiés et la misère parmi le peuple allaient toujours croissant. C'est à cet antagonisme que se rattachent la guerre de Cent ans et les autres guerres. C'est cette misère qui, poussant à bout les paysans, détermina les révoltes des Pastoureaux, des Jacques Bonhommes, etc.

Il faut lire, dans les Chroniques de Fraissant, la lamentable chanson du *Povre commun et des povres laboureurs de France* pour se faire une idée de

la situation sociale qui était née de cette seule cause originelle ; la protection de l'État à l'Église, puis à tous les autres métiers, sauf l'agriculture, qui nourrit tout le monde :

« Prélats, bourgeois et grands seigneurs
Qui vivez sur nous, laboureurs. »
Comme les chenilles sur un arbre.

CHAPITRE XVIII

LES HÉRÉSIES

Le système politico-religieux en vigueur avait donc amené l'Église à une situation que l'on peut résumer ainsi :

Le service religieux était mal accompli. Les ministres du culte remplissaient mal leurs fonctions. Le corps ecclésiastique qui, par hypothèse, devait être un modèle de toutes les vertus, était tombé dans la plus profonde corruption, et était devenu un sujet de scandale pour tous les honnêtes gens, clercs et laïcs, et même pour les autres. Enfin, l'Église était dans l'impuissance absolue de rien faire pour sortir d'une pareille situation. Bref, le besoin religieux du peuple était mal satisfait ou ne l'était pas du tout.

Les fidèles n'étaient pas moins choqués de cet état de choses que les pasteurs et, voyant l'impuissance du clergé à se réformer, ils s'en mêlèrent eux-mêmes. Sans plus remonter à la source du mal que les clercs, les laïcs s'en prirent, non à l'État, mais à l'Église, à la doctrine chrétienne. De là naquirent les hérésies, sur lesquelles il convient maintenant de jeter un coup d'œil.

Satan, a dit Voltaire, c'est tout le christianisme.

En effet, ôtez Satan, pas de péché originel, pas d'incarnation, pas de rédemption, pas d'enfer ni de paradis, ni tout ce qui s'en suit ; pas de sacrements...

Les peines et les récompenses pour les bonnes ou les mauvaises actions étaient admises depuis longtemps, on peut dire depuis toujours dans les religions antiques ; mais elles étaient proportionnées aux actes, à l'offenseur et non à l'offensé.

La vie présente était considérée comme la conséquence de vies antérieures, comme une récompense des bonnes actions et une expiation des mauvaises que l'âme y avait faites ; et cette existence devait être elle-même suivie d'autres existenses soumises à la même loi et où l'on récolterait ce que l'on avait semé, en bien comme en mal. Cette croyance était répandue d'un bout à l'autre du monde, connue depuis la Gaule jusqu'au Japon, qui professe toujours cette doctrine et n'a pas l'air de s'en trouver mal.

Le christianisme, qui n'a rien inventé, mais tout exagéré, voulut renchérir et admit une vie unique, suivie de paradis ou d'enfer éternels. Il n'ignorait pas le *pluralisme :* on en trouve des traces dans les Évangiles et dans les œuvres des Pères; mais il supprima cette théorie, de propos délibéré, parce que, suivant l'Église, les peines et les récompenses devaient être proportionnées à Dieu et non à l'homme; Dieu étant infini, l'enfer et le paradis devaient être éternels, et aussi par ce que la sanction de cette vie ne paraissait pas assez forte pour contenir le peuple dans le devoir. C'est saint Jérôme qui donne cette raison (1).

Tout irrationnelle qu'elle est, la nouvelle théorie devait plaire à beaucoup de gens; aux souffrants, elle offrait une consolation et l'espérance d'une récompense sans bornes; les heureux de ce monde ne s'inquiètent guère de la vie future tant que leur sourit la vie présente; mais que l'adversité les frappe, que la maladie les terrasse, que la mort approche, ils sont enchantés de savoir que, par les sacrements, par les dons et legs à Dieu, par l'intermédiaire de ses ministres, ils peuvent, en un instant, racheter toutes leurs fautes, laver tous leurs vices, leurs crimes, leurs iniquités et obtenir une bonne place en paradis. Quoi de plus commode?

(1) Huet, évêque d'Avranches (XVII[e] siècle) excuse Anigère d'avoir admis la pluralité des vies sur la raison que l'Église n'avait encore rien décidé sur ce point. Saint Jérôme enseignait que les diables et les impies qui n'ont pas la foi seront condamnés à des peines éternelles; mais que les chrétiens, quoique méchants et pécheurs, seront sauvés après avoir expié leurs crimes. Et il ajoute qu'il faut bien se garder de publier une telle doctrine, de crainte qu'en ôtant l'éternité des peines, les hommes ne se livrent plus facilement au crime. Voici le passage du Père de l'Église Jérôme, dans ses commentaires sur Isaïe :

« Ceux qui prétendent que les supplices des méchants doivent finir un jour, et que leurs tourments, quoique très longs, auront néanmoins un terme, s'appuient sur les témoignages suivants : « Lorsque toutes les nations seront dans la véritable voie, alors tout Israël sera sauvé. Dieu a renfermé tous les hommes dans le péché, afin d'exercer la miséricorde envers tous. » Le Saint-Esprit s'exprime ainsi dans un autre endroit « parce que j'ai péché devant le Seigneur, je supporterai tout le poids de sa colère jusqu'à ce qu'il m'absolve, qu'il révoque le jugement qu'il a porté contre moi, et qu'il me fasse passer des ténèbres à la lumière. » Et encore : « Je vous bénirai, Seigneur, parce qu'après m'avoir fait sentir le poids de votre colère, et avoir détourné votre visage de moi, vous m'avez fait miséricorde. » Le Seigneur dit encore au pécheur : « Lorsque ma justice aura été satisfaite, je guérirai toutes vos plaies. » Il est encore dit ailleurs : « Que vous êtes bon, Seigneur, à l'égard de ceux qui vous craignent ! » Tels sont les témoignagnes sur lesquels s'appuient ceux qui prétendent que les consolations doivent succéder aux supplices et aux tourments des méchants. C'est néanmoins ce qu'il faut cacher à ceux à qui la crainte est utile, afin que, redoutant de si grands supplices, ils s'abstiennent du péché... Nous croyons bien que le diable, ainsi que les impies qui ont dit dans leur cœur : *il n'y a point de Dieu*, seront tourmentés éternellement ; mais quant aux chrétiens, quoique pécheurs et scélérats, nous pensons qu'après avoir expié leurs crimes par le feu, Dieu se laissera fléchir, et qu'il usera de clémence à leur égard. » (V. *Projet de réunion de tous les cultes* par Pierre Feuillade (1815) t. III, p. 160 et suiv. V. aussi : *Le ciel ouvert à tous les hommes* (1768); *Le ciel ouvert à tout l'Univers* (1782) et *Le ciel ouvert à tous les hommes* (1783).

On se figure aisément quelle impression produit le prêtre lorsqu'il s'approche d'un homme affaibli d'esprit et de corps, le menaçant de l'enfer et lui promettant le paradis, suivant qu'il se conformera ou non à telles formalités et suivant qu'il sera plus ou moins généreux.

Que risque-t-il de donner ses biens à l'Église, puisqu'il est à la veille de les perdre pour jamais? La fameuse gageure de Pascal ne fut pas de son invention. Des millions de moribonds et de confesseurs avaient fait avant lui le même raisonnement plus ou moins consciemment.

Si l'on considère que l'on croit volontiers à ce qu'on désire, et qu'une fois la croyance admise, on continue de s'y conformer sans jamais la soumettre à un examen critique, on ne s'étonnera pas outre mesure qu'une théorie si peu fondée ait eu un si grand succès et que les plus grands savants eux-mêmes, pendant des siècles, ne portant pas leurs investigations de ce côté, l'aient admise comme certaine.

La théorie de l'unicité de la vie était surtout profitable aux prêtres, qui tiraient ainsi de l'argent de tout le monde, surtout lorsqu'ils eurent intercalé le purgatoire entre le paradis et l'enfer ; des riches, des dons, legs, fondations ; des pauvres, de simples oboles, mais c'étaient peut-être les plus fructueuses par le grand nombre des offrandes.

Les gens les plus avisés ne tardèrent pas à découvrir l'abus et à le combattre ; mais les clairvoyants sont toujours peu nombreux et persécutés. On raconte, qu'une vieille femme parcourait les rues et chemins portant dans une main une cruche d'eau et dans l'autre un réchaud allumé, disant, quand on lui demandait ce quelle voulait faire : avec le feu, je veux brûler le ciel et avec l'eau, éteindre le feu de l'enfer. Cette vieille avait bien saisi l'esprit du catholicisme.

Bientôt, d'autres hérétiques surgirent, qui attaquèrent les dogmes et mystères du christianisme. Une femme italienne rejetait tous les mystères comme des fables. Des personnes du peuple et même des plus savants parmi les ecclésiastiques embrassèrent cette hérésie. Le concile d'Orléans (1022) condamna l'hérésie et les hérétiques furent brûlés.

Mais l'élan était donné ; bientôt les Albigeois, Vaudois, Patarins, etc., etc., tous attaquent la doctrine catholique sur un point quelconque.

Pour prendre avantage sur les hérétiques, les orthodoxes les accusaient de toutes sortes de vices et de débauches. Qu'auraient-ils pu faire de plus que ce qui se passait dans l'Église, de l'aveu des conciles? (1).

Le nombre des hérétiques augmentait toujours, et avec lui le péril de

(1) « Pendant que Jean Huss ne fit que déclamer contre les vices des séculiers, tout le monde disait qu'il avait l'esprit de Dieu : mais il commença à devenir odieux, dès qu'il s'attaqua aux ecclésiastiques, parce que c'était là toucher la plaie. » (Guillon *Histoire de la philosophie*).

l'Église, on recourut au grand moyen : Le concile de Toulouse établit le tribunal de l'Inquisition (1234). Ordre fut donné aux évêques de rechercher rigoureusement les hérétiques et aux baillis de prêter main forte pour les arrêter.

C'est alors que, pour mieux clore la discussion doctrinale, on défendit aux laïcs de lire et même d'avoir chez eux l'Écriture Sainte ; on leur permit seulement le pseautier et le breviaire, « pourvu qu'ils fussent en latin », c'est-à-dire pourvu que les fidèles ne pussent rien comprendre à leur religion.

Pouvait-on dire plus positivement que la religion n'était pas faite pour les fidèles, mais pour le clergé.

Si le tribunal inquisitorial avait fonctionné activement, la révolution religieuse aurait été accélérée d'autant : *Sanguis martyrum*... Mais il rencontrait, en France, trop d'opposition de la part du peuple et même de la part de beaucoup de prêtres ; et puis, le pouvoir était trop faible pour soutenir efficacement la puissance cléricale. Les rois n'avaient déjà que trop à faire pour se défendre contre les entreprises des autres puissances laïques et ecclésiastiques.

Il n'y eut donc que de rares et petits « actes de foi ! » et ce fut surtout contre les hérésiarques qui attaquaient directement la puissance cléricale et papale.

C'est ce qui arriva, par exemple, à Thomas Connecte, un carme breton, qui voulait réformer son ordre, et qui soutenait qu'en servant Dieu il ne fallait pas craindre les escommunications du pape, et qu'il serait à propos d'accorder les secours du mariage aux clercs incontinents (D'Argentré. *Hist. de Bret.*).

Le pape fit livrer ce carme à l'Inquisition, il fut brûlé comme hérétique, De cette condamnation et exécution, il suit que le pape passe avant Dieu et que le catholicisme, c'est l'athéisme.

Rome et les papalins continuèrent ainsi leur genre de vie et de vices pendant plusieurs siècles qu'ils passèrent à traire la vache catholique. Les chastes, humbles, sobres et pauvres moines, mendiants et autres, rabattant le gibier.

Sous prétexte d'empêcher la symonie, Jean XXII, déjà nommé, se fait pape lui-même et publie une bulle pour s'attribuer la collection de tous les bénéfices, ce qui, joint à bien d'autres moyens de soutirer de l'argent aux fidèles, lui permit, comme nous l'avons vu, de remplir ses caves d'or et d'argent.

Par les citations au tribunal de Rome, les papes attirèrent encore l'eau à leur moulin, c'est-à-dire l'or dans leurs coffres. On estimait ce tribut à 2.810.000 écus par an pour la France seule, dans la seconde moitié du XVe siècle, sans compter les « rétributions ordinaires. »

La vente des indulgences fut un trafic encore plus lucratif pour la Sainte

Eglise et son chef. L'armée du pape, les moines, battaient la grosse caisse à tout rompre et de tous côtés ; ils établissaient des bureaux de vente d'indulgences jusque dans les cabarets. Et le monde et l'argent affluaient.

Cela se passait dans la ville du Capitole, mais la roche Tarpéienne était tout près. C'est alors que Luther, venu à Rome pour s'édifier et renforcer sa foi, fut si scandalisé des désordres qu'il put voir de ses yeux, qu'il en revint indigné et provoqua la révolution religieuse dite la Réforme.

CHAPITRE XIX

LA RÉFORME PROTESTANTE

Avant de sortir du moyen-âge, je voudrais poser une question aux catholiques, aux transformistes, à tous ceux qui considèrent l'homme comme foncièrement mauvais.

Aux catholiques, je dirai : Si la nature humaine est viciée par le péché originel, si l'homme est irrésistiblement enclin au mal, au point que la vie sociale serait impossible sans la révélation divine, c'est-à-dire si Dieu n'envoyait pas sur terre des prophètes, des messies pour le sortir des griffes du démon, et ensuite des prêtres et des moines pour conserver intacte cette révélation et la transmettre aux générations successives afin de les maintenir dans la bonne voie.

S'il en est ainsi, dis-je, les fidèles devraient suivre leurs pasteurs avec d'autant plus d'empressement et d'enthousiasme que, par leurs exemples et par leurs conseils, ils les poussent davantage du côté où ils penchent, dans la voie du vice et du crime, qui est leur élément naturel. Comment se fait-il donc qu'ils résistent, qu'ils combattent ces abus, qu'ils en cherchent le remède et imaginent ce qu'on appelle des hérésies et qu'enfin ils les propagent au risque de leur vie, bravant la torture, le gibet, le bûcher?

Aux transformistes ! Vous nous enseignez que l'homme dérive de l'animal, qu'il en a conservé les instincts les plus bas et qu'en somme il n'est rien de plus que le premier entre ses pairs. Si le genre humain est un peu sorti de l'animalité, s'il s'est élevé à la civilisation, c'est et ce n'est que grâce à ces hommes d'élite, des esprits supérieurs qui, de temps en temps, surgissent pour éclairer les autres et leur indiquer la voie du progrès.

Je ne vous demanderai pas, à vous qui rejetez les miracles, comment ces esprits supérieurs ont pu surgir, vous me répondriez sans doute par l'exemple d'un semis de pépins de poires, duquel il sort, exceptionnellement, une variété nouvelle qui donne de beaux et bons fruits, tandis que tous les autres pieds sont sauvages et ne porteront des fruits comestibles que s'ils sont greffés. Vous m'expliqueriez ainsi l'inconnu par l'inconnu, ce qui est assez dans vos habitudes, et je ne serais pas plus avancé.

Je vous demanderai seulement comment Armand de Brescia, Jérôme de Prague, Jean Huss, Luther et tant d'autres hérétiques ont pu recruter un seul disciple et cela non pas parmi l'élite, mais parmi la plèbe ; comment les guerres de religion ont pu durer si longtemps, étant donné le peu d'intérêt qu'y avaient les peuples ; comment il se fait que la fameuse élite vit partout et toujours sur le sol social en parasite, et qu'elle est toujours plus égoïste, plus vicieuse que la plèbe ?

En attendant les réponses, suivons le fil de l'histoire, et voyons quelle a été l'influence de la réforme sur la religion, aux points de vue du culte, de la doctrine et de la morale.

Le protestantisme a, comme on sait, simplifié considérablement le culte religieux ; il a supprimé le luxe des temples et des ornements sacerdotaux ; il a simplifié les cérémonies, les chants, etc.

Cette réforme a eu son bon et son mauvais côté. Sans doute, il ne faut pas que le luxe des Églises soit fait de la misère du pleuple ; mais l'homme ne vit pas seulement de pain, le culte répond à un besoin esthétique, qui a droit à sa satisfaction légitime, raisonnable et est soumis pour cela à la même loi que les autres besoins, l'offre et demande, loi du libre échange.

Le mal ne résidait pas dans le luxe des églises, mais dans le fait que, pour y pourvoir, on prélevait, par force, avec le concours du gouvernement, sur le nécessaire de ceux qui ne voulaient ou ne pouvaient pas y participer. Le protestantisme n'a point corrigé cette injustice, il n'y a même pas songé.

En matière de doctrine, Luther et ses continuateurs ont opéré bien des réformes de détail ; le protestantisme a renvoyé le purgatoire et les indulgences aux limbes ; il a aboli le culte de la Vierge ; il a permis le mariage aux pasteurs ; mais il a conservé beaucoup d'erreurs du catholicisme.

La morale s'est ressentie des réformes introduites dans la doctrine ; mais il ne faut pas s'exagérer l'importance de ce progrès.

Dans les pays où les protestants ont été en minorité, ils ont eu plus de tenue, ils ont mené une vie plus digne, plus correcte et aussi plus laborieuse que les catholiques ; leur conduite a même réagi sur ceux-ci et a contraint les prêtres et surtout les moines à plus de retenue que par le passé.

Mais dans les pays où ils ont été en majorité et surtout dans ceux où le protestantisme est devenu religion d'État, les pasteurs réformés ne furent guère moins cupides et intolérants que leurs confrères les papistes. Les puritains d'Écosse, les catholiques d'Irlande et les dissidents d'Angleterre, — pour ne parler que du Royaume-Uni — en ont eu quelque chose.

La raison de ceci est que la Réforme n'a fait qu'émonder un peu l'arbre du mal et n'a point touché à la racine, à la protection de l'État. Elle a plutôt resserré les liens entre l'Église et l'État dans les pays où, comme en Angleterre, le protestantisme est devenu religion officielle.

La Réforme fut même une révolution politique autant que religieuse, et l'Église réformée se trouva subordonnée à l'État. En Allemagne, les petits princes embrassent la Réforme pour sécullariser les biens de l'Église.

Les Réformateurs, depuis les premiers : Luther, Melanchton. Zevingle Calvin, jusqu'aux derniers, prêchent l'obéissance au Pouvoir civil auquel ils attribuent une origine divine (comme les catholiques au pouvoir spirituel) ; après s'être révoltés eux-mêmes, ils se retournent contre les tentatives d'insurrection des paysans.

La chrétienté ne fut donc guère régénérée par la Réforme. La cause du mal — l'alliance de l'État et de l'Église — restant en vigueur, les effets continuèrent de se produire et la réaction anti-religieuse, catholique en France, protestante en Angleterre, reprend de plus belle, quoique sous une forme moins violente.

Après les guerres de religion, du XVII[e] siècle, ce sont les *libertins* et les *esprits forts* qui sapent et mènent le catholicisme en France.

Ces nouveaux hérétiques de ville et de cour ne croyaient pas au catholicisme, quoique certains d'entre eux crussent en Dieu et admissent en principe qu'il y eût une religion. Au point de vue moral, ils ne valaient ni plus ni moins que les orthodoxes.

Les libertins étaient généralement des gentilshommes, des lettrés, même des abbés qui, obligés d'aller aux offices, sous peine d'être mal vus du roi et des puissants de la cour, dispensateurs de toutes sortes de privilèges, faveurs, pensions, sivécures, se vengeaient de cette contrainte en ridicularisant les cérémonies de l'Église. Ils tournaient le dos à l'autel, causaient haut, sifflotaient les chants de l'office, ébauchaient même des pas de danse sur le rythme de ces chants, ne s'inclinaient pas à l'élévation ni à la bénédiction, ne se mettaient pas à genoux, ne faisaient pas le signe de la croix, le tout au grand scandale des fidèles. Ils ne cherchaient pas à réformer la religion, mais plutôt à la détruire par le ridicule.

Ces esprits-forts furent remplacés au XVIII[e] siècle, par des esprits encore plus forts : les *philosophes*, qui continuèrent l'œuvre commencée.

L'Église étant plus intimement liée à l'État en Angleterre depuis Henri VIII qu'en France et même que partout ailleurs, la réaction y devint aussi plus vive ; c'est là que naquirent la philosophie et l'athéisme ; c'est de là qu'ils furent bientôt importés en France.

Le chancelier de l'Hôpital a dit avec raison : « Considérons que la dissolution de notre Église a été la cause de la naissance des hérésies. » On peut ajouter : *et de l'athéisme.*

L'homme n'est pas naturellement athée, nous l'avons vu ; une des principales causes qui contribuent à le rendre tel, c'est la comparaison de la conduite des prêtres avec la doctrine qu'ils prêchent. La première idée qui

se présente alors à l'esprit, est que les membres du culte ne croient pas eux-mêmes ce qu'ils enseignent, qu'il n'y a rien de vrai dans la religion et que ce n'est qu'une invention de la politique destinée à exploiter le peuple avec plus de faculté et de sécurité.

Il y eut parmi les philosophes français, surtout au début, des théistes, des déistes, qui rejetaient « l'infâme » religion catholique, et toute religion révélée, mais croyaient à la religion naturelle. Le plus grand nombre, surtout vers la fin du XVIII[e] siècle, professait l'athéisme et regardait toute religion comme une création de la politique.

Les uns considéraient cette ingénieuse invention comme bonne; les autres la trouvaient mauvaise. Les mêmes la trouvaient quelquefois bonne ou mauvaise, alternativement, suivant qu'elle tournait à leur avantage ou à leur détriment.

Quoi qu'il en soit, les philosophes combattaient rigoureusement le catholicisme, dont ils n'étaient pas ministres ; mais ils ne touchaient pas à l'intervention de l'État, en religion comme culteurs ; ils ne remontaient pas si haut et ne voyaient pas que là était la source de tous les abus qu'ils critiquaient si bien.

Ils auraient découvert cette cause qu'ils n'auraient pas pu la combattre et qu'ils n'auraient eu aucune autorité pour cela. En effet, comme les clercs, comme les légistes, comme les libertins et les esprits forts, les philosophes menaient une vie parasitique : parce que tous pensionnaires du roi ou des financiers, ils profitaient du régime protecteur et ne pouvaient songer à se retirer le pain de la main, d'autant moins qu'ils étaient incapables de gagner leur vie par un travail réellement utile et régi par la loi économique universelle, le libre échange des services.

Loin de combattre la protection de l'État en matière religieuse, ils l'auraient plutôt défendue, car, tout en considérant la religion comme une pure superstition dénuée de tout fondement, la plupart d'entre eux la croyaient utile pour maintenir le peuple dans le « devoir » c'est-à-dire dans la dépendance de l'élite.

Et c'était vrai, du moins à leur point de vue, car, vivant eux-mêmes en parasites, si le peuple avait partagé leur idée sur la religion, il aurait secoué le joug des philosophes aussi bien que de l'Église.

Le peuple, se trouvant ainsi de plus en plus exploité par les clercs, les légistes, les poètes, savants, philosophes, tous participent plus ou moins aux faveurs de l'État et, par suite, étant à charge aux producteurs, le peuple, dis-je, succomba enfin sous le faix, et la Révolution éclata, en partie grâce aux philosophes, en partie malgré eux.

CHAPITRE XX

L'ÉGLISE ET LA RÉVOLUTION

Les directeurs du mouvement révolutionnaire, les députés aux États généraux et dans les Assemblées subséquentes, y compris les philosophes, faisaient tous partie des ordres privilégiés ; la plupart étaient des clercs, des légistes, des lettrés, tout imbus par leur culture chrétienne et universitaire de l'esprit politique romain.

Ils ne pouvaient évidemment rien faire de bien pour sortir la France du gâchis où l'avait jetée la protection de l'État, (étendue successivement à l'Église, à l'École, au Commerce, à l'Industrie), si ce n'est par hasard et parce que le naturel, plus fort que l'éducation, reprend quelquefois le dessus sur les préjugés.

Quoiqu'il y eût parmi eux quelques athées et des indifférents en matière religieuse, la plupart étaient adversaires résolus de l'athéisme. Ils admettaient l'existence de Dieu, (qu'ils nommaient l'Être Suprême pour n'assurer personne et ne s'inféoder à aucune secte), l'immortalité de l'âme et la nécessité d'un culte public pour remémorer ces idées au peuple et entretenir le sentiment religieux et, par suite, le sentiment patriotique, qu'ils considéraient comme inséparables l'un de l'autre.

Quoique partisans de la liberté de conscience — du moins de la leur, ils croyaient ces principes religieux conciliables, non seulement avec la religion, mais avec une religion d'État. Beaucoup de publicistes de l'époque ébauchèrent des projets de *Religion nationale*, de *Culte public*.

C'est même, en grande partie, parce qu'ils regardaient la religion comme une affaire d'État, un service public, que, trouvant que l'Église catholique ne remplissait pas sa fonction, ils confisquèrent ses biens, sauf à pourvoir aux frais du culte par d'autres moyens.

Comme l'observe de M. Lanessan, (1) Talleyrand exprimait une opinion très répandue lorsqu'il disait à l'Assemblée Constituante, le 10 octobre 1789 :

« Le clergé n'est pas propriétaire à l'instar des autres propriétaires, puisque les biens dont il jouit et dont il ne peut disposer ont été donnés non dans l'intérêt des personnes, mais pour le service des fonctions... Personne ne l'ignore, tous les titres de fondation des biens ecclésiastiques, ainsi que les diverses lois de l'Église qui ont expliqué le sens et l'esprit de ces titres, nous apprennent que la partie seule de ces biens qui est nécessaire à la subsistance du bénéficier lui appartient ; qu'il n'est que l'administrateur du reste, et que ce reste est réellement accordé aux malheureux ou à l'entretien des temples. Si donc la nation assure soigneusement à chaque titulaire, de quel-

(1) *L'État des Églises en France*, p. 53.

que nature que soit son bénéfice, cette subsistance honnête, elle ne touchera pas à sa propriété individuelle ; et si, en même temps, elle se charge, comme elle en a le droit, de l'administration du reste, si elle prend à son compte les autres obligations attachées à ces biens, telles que l'entretien des hôpitaux, des ateliers de charité, des réparations des églises, les frais de l'éducation publique, etc., si, surtout, elle ne puise dans ces biens qu'au moment d'une calamité générale, il me semble que toutes les intentions des fondateurs seront remplies et que toute justice se trouvera sévèrement accomplie. »

De tout temps, en effet, les rois ont considéré les biens d'Église, comme biens de l'État ; ils ont très souvent, à ce titre, mis le clergé à contribution et l'ont même saigné à blanc, en cas de besoin.

Louis XIV n'innovait pas lorsqu'il prétendait avoir « la disposition pleine et entière de tous les biens qui sont possédés aussi bien par les gens d'Église que par les séculiers », et nul plus que lui ne mit la règle en pratique. « Jamais roi n'avait exploité plus largement le Concordat et sécularisé plus adroitement les biens ecclésiastiques. L'épiscopat s'inclinait docilement devant toutes les fantaisies, subissait sans mot dire tous ses abus de pouvoir, proclamait, par la bouche de Bossuet, que sa royauté était « un reflet de la divinité et une sorte de providence divine » et adoptait les quatre articles de la déclaration de 1682 sans tenir compte des protestations de la papauté. » (Lanessan, *op. cit.*, p. 222.)

La pragmatique sanction de 1438 et le Concordat de 1516 reposaient sur le même principe et n'avaient guère pour objet que de déterminer la part du roi et celle du pays sur les biens du clergé et des fidèles.

Les biens d'Église furent donc confisqués par la révolution, et remplacés par le budget des cultes. Les marchands de biens y trouvèrent leur profit, mais le public n'y gagna rien, au contraire, il dut payer le budget.

Le clergé non plus ne gagna rien au change. Le bas clergé était depuis longtemps réduit à la portion congrue, un salaire minimum, par les rois et les prélats ; sous le régime révolutionnaire, il ne fut payé que très irrégulièrement, faute de fonds dans les caisses de l'État.

Les Assemblées révolutionnaires, loin de vouloir la mort de l'Église, la suppression de la religion, ou seulement sa séparation de l'État, voulaient tout bonnement un clergé citoyen et patriote, soumis à l'État, et y soumettant les fidèles.

Ce rôle subalterne ne convenant pas au clergé catholique, la lutte s'engagea entre l'Église et la Révolution.

Le gouvernement chercha à susciter d'autres cultes pour faire concurrence au catholicisme, celui de la déesse Raison, de l'Être Suprême ; il encouragea les innovateurs religieux, théophilanthropes et autres, mais il n'obtint aucun succès appréciable.

Les catholiques se prévalent de cet échec pour dire que leur religion est d'institution divine et qu'elle ne peut être renversée ni remplacée.

Cela prouve seulement que l'État est très capable de tuer les religions, mais tout-à-fait incapable d'en édifier ; cela prouve que l'instinct populaire est opposé à la religion d'État et qu'il ne l'a jamais acceptée que faute de mieux et par une contrainte plus ou moins amicale exercée sur le peuple par les gouvernants.

Si le peuple resta attaché au catholicisme, ce fut par habitude, par routine, par respect de la tradition, par le culte — qui est payen — et surtout parce que l'Église était ou paraissait persécutée. En voici la preuve démonstrative:

Pour s'assurer la docilité du clergé catholique, le gouvernement exigea de lui le serment de fidélité à la Constitution. La division s'introduisit dans le clergé : les uns acceptèrent de prêter serment, les autres refusèrent ; on eut alors des prêtes assermentés et des prêtres insermentés. De quel côté va se tourner le peuple ?

Si l'État avait quelque influence sur la religion, tout le monde aurait accepté le catholicisme officiel, comme les Anglais de Henri VIII avaient embrassé le protestantisme. La situation critique dans laquelle se trouvait l'État était une raison de plus pour se serrer autour de lui et abandonner le clergé rebelle à son malheureux sort. On sait que ce fut tout juste le contraire qui arriva.

En résumé, ni la Constituante, ni la Législative, ni la Convention ne voulaient séparer l'Église de l'État, et même ces Assemblées s'y oppposaient énergiquement chaque fois qu'un de leurs membres, plus avancé et plus clairvoyant, la proposait ou y faisait allusion. Presque tous rêvaient une religion officielle.

Si nous n'avons pas eu un culte national, dont les Directeurs, les Consuls, les Empereurs auraient été les pontifes, réunissant en leurs mains les deux pouvoirs spirituel et temporel, si nous ne sommes pas devenus Cosaques en religion, ce n'est pas la faute des classes dirigeantes. Elles ont fait tout ce qu'elles ont pu pour conférer à l'État le monopole religieux, qui eût été le couronnement de l'œuvre commencée par saint Rémy et ses pareils.

Pourquoi ces Assemblées repoussaient-elles la séparation? Parce qu'elles croyaient le peuple très attaché à la religion catholique et qu'elles craignaient des révoltes et des émeutes. Ces dirigeants de l'opinion publique n'avaient donc rien fait pour la diriger dans un autre sens ; ils ne savaient donc pas qu'avant la Révolution l'Église ne se soutenait plus que par miracle, comme une tour penchée ; ils avaient donc déjà oublié la destruction des couvents et monastères par les paysans!

La Convention ne pouvant venir à bout ni du clergé réfractaire, ni même du clergé assermenté, qui ne lui était pas plus fidèle que l'autre, se décida

enfin, ou plutôt se résigna à supprimer le budget des cultes, (18 septembre 1794), espérant toujours amener le clergé à composer, comme les gouvernants modernes, qui, naguère supprimaient les traitements des curés indisciplinés.

Les prêtres protestèrent, mais ne cédèrent pas. Au contraire ; le clergé faisait tout son possible pour effrayer les paysans et les exciter à la révolte, avec peu de succès, d'ailleurs.

On finit par reconnaître l'inefficacité de la lutte et la nécessité de la séparation, qui fut effectuée par une loi du 21 février 1795, suivie des lois du 30 mai et du 29 septembre de la même année. Si la Convention fit cette réforme ; ce ne fut pas encore sans espoir du retour de l'Église au bercail de l'État.

ROUXEL

Photographies fluido-magnétiques et Spirites

La Revue l'*Initiation*, du mois de juillet, consacre un très long article du commandant Darget à l'exposé des différentes méthodes que ce dernier emploie pour obtenir ses photographies fluido-magnétiques et spirites.

Il donne également le mémoire lu à l'Académie des Sciences sur sa nouvelle découverte « La Radio-activité humaine ».

Disons à ce sujet que les grands journaux de Paris annonçaient, il y a quelques semaines, un nouveau mémoire dans les termes suivants :

ACADÉMIE DES SCIENCES

RAYONS V (vitaux)

Radio-activité des animaux et des plantes.

Le commandant Darget, par deux études adressées à l'Académie des sciences, avait montré que l'homme émet des rayons V, analogues aux rayons X, et qui impressionnent des plaques photographiques sous triple enveloppe.

Dans une nouvelle note, adressée hier à l'Académie, le commandant Darget expose qu'il a poursuivi ses expériences sur des animaux. Des chiens, chats, poulet (celui-ci venait d'être tué) ont vivement impressionné des plaques photographiques sous trois ou quatre enveloppes, décalquant en blanc ou noir des lettres imprimées, séparées des « vitroses » par une ou deux feuilles blanches. L'action directe de l'encre sur les vitroses est ainsi radicalement impossible.

Des expériences semblables, faites sur des arbres ou des fleurs, vignes, hortensias, verveines, etc., ont donné les mêmes résultats.

Le commandant Darget en conclut que tous les êtres vivants émettent plus ou moins puissamment des rayons V. Il reste à déterminer les caractères spéciaux et les lois, probablement fort complexes, de cette émission nouvellement découverte.

Le commandant Darget est le premier qui a eu la pensée de photographier le fluide vital.

Voici ce qu'écrivait, il y a quinze ans le Dr Baraduc dans son opuscule : « Différence graphique des fluides, vital, psychique. »

« En juin 1894, pour la première fois, je pus constater scientifiquement « les émanations de la main placée au-dessus d'une plaque, sans contact « avec elle ; cette main impressionnait la plaque de sa vibrante vibration et « donnait un cliché.

« Ces expériences, les premières du genre, je tiens à le constater, furent faites par le commandant Darget.

« Je les ai reprises depuis; mais les premières ont été faites par cet officier. »

La Revue, *L'Humanité intégrale*, de M. C. Chaigneau, s'exprimait ainsi : « il importe de rendre éclatante justice à qui ouvrit la voie ; il importe « surtout de faire ressortir ce qui distingue les documents du commandant « Darget et de mettre en relief le caractère de variété et de puissance par « lequel se distinguent ses remarquables expériences. »

Dans son exposé, l'auteur nous montre un grand nombre de procédés pour influencer les plaques, soit à sec la plaque nue ou dans le révélateur, ou encore entourée d'enveloppes de papier noir opaques à la lumière naturelle; il nous ouvre des horizons sur le mécanisme de la photographie de la pensée, des sentiments et des maladies. Il compare les lueurs *sui generis* de chaque maladie projetées sur les plaques aux raies qui déterminent la nature des corps simples dans le spectroscope.

Il nous parle aussi des différentes couleurs que produit le fluide vital sur les clichés. Mais ce qu'il réclame surtout c'est l'invention de nouvelles plaques photographiques, plus aptes que celles que nous avons, pour enregistrer plus vite et plus parfaitement les effluves vitaux.

Disons à ce sujet que la souscription E. Vaucher, pour atteindre ce but, en donnant des prix aux inventeurs, dépasse en ce moment la somme de 46.000 francs.

Nous croyons devoir terminer cette analyse par les paroles suivantes qui finissent l'article du commandant Darget :

« J'aurais beaucoup d'autres choses à dire sur le fluide humain, animal, « végétal et minéral ; mais je n'en finirais pas avec ce protée qui est capri-

« cieux comme l'électricité de la foudre, laquelle enlève la chemise d'un « homme en lui laissant le restant des habits et sans le blesser.

« Avec mes photographies d'effluves humains et mes photographies spi- « rites, je n'ai fait qu'ouvrir une voie, planter quelques jalons, bâtir une « masure comme un apprenti-maçon, en attendant que viennent les archi- « tectes qui, sur le même emplacement, construiront une cathédrale. »

LA RÉDACTION.

Esprits et Médiums

Par Th. FLOURNOY

Professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève.

Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs, dont la plupart, trouveront peut-être dans les allégations de M. Flournoy le chemin de nouvelles études, quelques extraits de la conférence que l'éminent professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève fit récemment, et dont le compte rendu se trouve dans le *Bulletin de l'Institut Général Psychologique* de Paris, n° de juin et juillet 1909. Puissions-nous, par la réédition de ces lignes, mettre en garde les trop crédules et stimuler le zèle de ceux qui méditent la parole du Maître quand il dit : « Le spiritisme sera scientifique ou il ne sera pas. »

I

Mesdames, Messieurs,

Lorsque, ignorant des phénomènes d'automatisme et introduit par curiosité dans quelque groupe spirite, l'on assiste pour la première fois à une séance de table ou d'écriture, on y éprouve d'ordinaire le sentiment désagréable de quelque chose de louche, le soupçon que parmi les assistants doit se trouver un mauvais plaisant qui remue la table sans en avoir l'air, ou que le prétendu médium écrivain se moque du monde en disant n'être pour rien dans les griffonnages de son crayon. Bientôt cependant, par la répétition des séances, la connaissance plus complète des participants et de leur indubitable sincérité, l'étrangeté des messages obtenus — peut-être aussi par un commencement d'expérience personnelle en essayant de tenir soi-même le crayon ou de s'asseoir seul au guéridon — on arrive à la certitude qu'il n'y a ni feinte ni supercherie en tout cela. Et comme ces phénomènes ont un sens, expriment des idées, manifestent des sentiments et des intentions,

bref révèlent la présence d'intelligences ou personnalités comme la nôtre, il faut bien se rendre à l'évidence qu'on a à faire à des esprits, et à des esprits différents de toutes les personnes présentes, puisqu'aucune de celles-ci ne se reconnaît pour l'auteur de ces communications graphiques ou typtologiques inattendues. C'est ainsi que se produit presque inévitablement, chez ceux qui commencent à s'occuper de médianimisme, une phase de croyance qui fut brillamment représentée sur notre continent, il y a deux générations à peine, par la philosophie et les écrits d'Allan Kardec, le fondateur du spiritisme français.

On peut dire qu'en son essence la doctrine de cet auteur — l'attribution des messages médianimiques aux « Esprits » — est la conclusion parfaitement logique de deux prémisses très simples, à savoir: 1° que tout phénomène intelligent a une cause intelligente; et 2° que les messages fournis par un médium ne peuvent pas provenir du médium lui-même, ou des autres personnes présentes, ni lui ni elles n'ayant conscience d'en être les auteurs. Chose curieuse, de ces deux prémisses Allan Kardec crut nécessaire d'insister sur la première comme sur un principe qu'il fallait proclamer envers et contre tous (1), alors qu'elle n'est qu'une sorte de truisme, la vérité la moins discutée du monde, puisque c'est par elle que nous justifions notre foi instinctive à l'existence psychique de nos semblables, derrière leurs paroles et leurs phénomènes d'expression ; au contraire il passa la seconde sous silence tant elle lui semblait allant de soi et impossible à mettre en doute un instant. Cela montre à quel point régnait alors sans conteste, dans le grand public comme dans les hautes sphères de la philosophie spiritualiste officielle, le dogme de l'unité et de la simplicité indéfectibles du Moi, ou de la complète adéquation entre l'individu humain et sa personnalité consciente. Ce dogme supposé admis, on ne peut qu'admirer le parfait bon sens d'Allan Kardec et approuver sa logique, qui est encore celle de tous les groupes spirites. Le seul point obscur serait de savoir *qui* sont ces Esprits indépendants auxquels le médium ne fait que servir d'intermédiaire passif. Pour Kardec et ses disciples, ce sont les Esprits des morts, les désincarnés. Pour les diverses écoles théologiques, théosophiques, occultistes, etc., ce peuvent être d'autres habitants encore de l'Au-delà, tantôt supérieurs, tantôt inférieurs ou même étrangers à notre règne humain, des anges ou des démons, des élémentals et des élémentaires, des coques et larves astrales, etc.

Malheureusement pour le raisonnement constitutif du Spiritisme, cette supposition de la simplicité de l'individu psychique et de son identité avec

(1) Voir l'épigraphe qu'il mit en tête de sa *Revue Spirite* et qui y figure encore aujourd'hui : « Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet. »

la conscience qu'il a de lui-même, est passée de mode aujourd'hui. Depuis le temps où Allan Kardec tablait sur elle, sans même songer à la mentionner, les découvertes de la science positive l'ont cruellement battue en brèche, en montrant que notre Moi, quelle que soit au demeurant son essence métaphysique, présente une multiplicité empirique, une puissance de métamorphoses observables, une richesse de coulisses et de double fond, dont le grand prophète du spiritisme n'avait aucune idée et qui rendent ses démonstrations bien caduques maintenant.

Rappelons brièvement, en les groupant sous deux ou trois chefs d'ailleurs connexes, les progrès que nous avons faits depuis un demi-siècle dans l'étude de la nature humaine et de son étonnante complexité ; et notons à ce propos, comme un de ces piquants contrastes dont l'histoire nous offre tant d'exemples, que la plupart de ces progrès ont été accomplis dans la patrie même d'Allan Kardec, grâce à cette incomparable école française de psychologie expérimentale et pathologique, née des Taine et des Charcot, et où brillent tant de vivants illustres que je n'en nomme aucun, le temps me faisant défaut pour les nommer tous.

1° Ce sont d'abord les expériences d'hypnotisme. Elles nous ont appris qu'un sujet parfaitement sain d'apparence, mis dans un certain état spécial, peut, sans en garder aucun souvenir une fois revenu à son état normal, jouer les rôles les plus variés, et les plus différents de son caractère ordinaire, avec une aisance et une perfection qu'on n'eût point attendues de lui. A la moindre suggestion qui lui en est faite, il devient tour à tour petite fille s'amusant avec sa poupée, Napoléon Ier donnant des ordres de bataille, nourrice allaitant un bébé, voire lapin broutant l'herbe ou lion rugissant et prêt à bondir, etc. Tout cela est maintenant trop connu pour qu'il soit besoin d'insister.

2° A leur tour, les phénomènes spontanés de dissociation psychique, de personnalités multiples, etc., que la pathologie mentale a signalés en ces dernières années, nous montrent sous une nouvelle face cette aptitude de notre nature à prendre l'apparence illusoire d'entités foncièrement différentes se traduisant par un même organisme matériel.

3° Enfin, même à l'état normal, la complexité de l'âme humaine s'impose à nous chaque jour davantage dans cette région, si captivante, qui entoure notre moi pleinement conscient comme d'un clair-obscur ou d'une pénombre aux limites flottantes, où s'agite une masse de pensées confuses, de souvenirs effacés et de vagues rêveries, de désirs, soucis, regrets, préoccupations et penchants contradictoires, refoulés par les affaires du moment, mais prêts à surgir au moindre appel de l'association des idées, et se manifestant souvent au dehors à notre insu, pour peu que notre attention se relâche. Que de menus faits d'automatisme émaillant notre vie journalière — inadver-

tances, confusion de noms, oublis, lapsus *linguæ* et *calami*, intonations de voix singulières ou gestes déplacés, etc., qui passent généralement inaperçus ou sont tenus pour fortuits, mais où une analyse plus attentive peut découvrir les symptômes significatifs de processus à peine conscients se déroulant dans la profondeur! C'est le domaine de ce que Freud de Vienne et son école ont si bien baptisé » la psychopathologie de la vie quotidienne » (1).

Mais peut-être, en songeant aux communications spirites, trouverez-vous étrange que je prétende les ramener à ce mêli-mêlo d'éléments de toutes sortes qui grouillent confusément dans les marges de notre conscience. Comment ce fouillis chaotique pourrait-il engendrer des messages précis, clairement formulés, parlant à la première personne, exprimant des idées et des volontés propres, manifestant en un mot, avec la dernière évidence, des Esprits distincts et différents du médium, au point qu'ils le contredisent et lui tiennent tête parfois de la façon la plus obstinée? — Si incroyable que la chose paraisse, c'est pourtant là un fait d'expérience dont je pourrais citer maints exemples. Laissez-moi m'en tenir à un seul, que j'ai déjà publié il y a quelques années, mais qui est assez typique et instructif pour que je vous le rappelle sommairement.

« M. Michel Til, 48 ans, professeur de comptabilité. Initié au spiritisme par des amis, il s'essaye à l'écriture automatique et obtient promptement des communications. Ces exercices répétés lui causent une grande excitation, et il devient la proie d'obsessions graphomotrices qui le poursuivent même la nuit, et le font écrire à vide avec le doigt lorsqu'il n'a pas de crayon.

« Le quatrième jour, un lundi après-midi, ayant posé des questions relativement à l'avenir de ses enfants, il obtient des réponses pleines d'insinuations vagues contre son fils Édouard (employé dans un bureau d'affaires), et finalement l'accusation suivante : *Édouard à pris des cigarettes dans la boîte de son patron ; celui-ci s'en est aperçu et dans son ressentiment lui a adressé une lettre de remerciement, en l'avertissant qu'il serait remplacé très prochainement. Mais déjà Édouard et son ami B... l'ont arrangé de la belle façon dans une vermineuse épître orale.* Rempli d'angoisse, M. Til alla donner ses leçons de l'après-midi, pendant lesquelles il fut de nouveau en butte à divers automatismes graphomoteurs, qui lui ordonnaient d'aller voir au plus vite le patron de son fils. Il y courut dès qu'il fut libre. Le chef de bureau, auquel il s'adressa d'abord en l'absence du patron, ne lui donna que de bons renseignements sur le jeune homme ; mais l'obsession accusatrice ne se tint pas pour battue, car tandis qu'il écoutait ces témoignages favorables, son doigt lui écrivait la phrase : *Je suis navré de la duplicité de cet homme,*

(1) *Zur Psychopathologie des Alltagslebens*, Berlin, 1904.

qui renouvela toutes ses perplexités. Le patron arriva heureusement sur ces entrefaites, et il ne fallut pas moins que sa parole décisive pour rassurer le pauvre père et amener enfin à résipiscence le malin Esprit, lequel se mit maintenant à écrire : *Je t'ai trompé, Michel, pardonne-moi!* A la fois soulagé par l'innocence reconnue de son fils, et déçu d'avoir été ainsi mystifié, M. Til résolut de bannir ce méchant Esprit en ne s'inquiétant plus de lui. Il eut toutefois à subir plus d'un retour offensif de cet automatisme avant d'en être délivré.

« Ce cas fournit un bel exemple du caractère obsessif, pour ne pas parler de véritable possession, que l'automatisme peut rapidement revêtir chez un sujet, sain de corps et d'esprit jusque-là, qui s'adonne pendant quelques jours aux pratiques spirites. Mais ce qui nous intéresse particulièrement ici, ce sont les communications mensongères accusant le jeune Til et annonçant son renvoi du bureau. M. Til s'étonne fort que le démon qui le trompait à tel point le poussât en même temps à aller aux informations et à découvrir ainsi sa mystification. Cette hâte de l'Esprit à courir au-devant de sa propre confusion est en effet bien singulière dans la théorie spirite. Toute l'aventure s'explique en revanche fort simplement au point de vue psychologique, si on la rapproche des deux incidents suivants, dont M. Til s'est souvenu après coup et qui renferment la clef de l'affaire :

« 1° Trois semaines avant son accès de spiritisme, M. Til avait remarqué que son fils fumait beaucoup de cigarettes et il lui en avait fait l'observation. Le jeune garçon s'excusa en disant que ses camarades de bureau en faisaient autant, à l'exemple du patron qui était un enragé fumeur et laissait même traîner ses cigarettes partout, en sorte que rien ne serait plus facile que de lui en prendre si l'on voulait. Cette explication ne laissa pas d'inquiéter M. Til, qui est la probité en personne, et qui se rappelle avoir pensé tout bas : Pourvu que mon fils n'aille pas commettre cette indélicatesse !

« 2° Le lundi en question, en allant de bonne heure à ses leçons, M. Til rencontra un de ses amis qui lui dit : « A propos, est-ce que ton fils quitte son bureau ? Je viens en effet d'apprendre que son patron cherche un employé. » (Il cherchait un surnuméraire.) M. Til, qui n'en savait rien, se demanda inquiet si le patron serait mécontent de son fils et songerait à le remplacer. En rentrant à midi, il raconta la chose à sa femme, mais sans en parler à son fils, et c'est une heure plus tard qu'arriva le message calomniateur.

« Il est aisé, après cela, de reconstituer ce qui a dû se passer chez M. Til. La question de son ami, le lundi matin, lui a rappelé subconsciemment l'incident des cigarettes, grâce au germe d'inquiétude que cet incident lui avait laissé ; et ce rapprochement a mis en branle l'imagination paternelle naturellement soucieuse de la réputation de son fils : « Édouard, qui est incapa-

ble d'une malhonnêteté grave, se sera laissé tenter par les cigarettes du patron, comme je l'avais craint ; on l'aura surpris et menacé d'un prochain renvoi ; qui sait si le malheureux, qui est vif, n'aura pas achevé de se perdre en répliquant des sottises ! Il faut absolument que j'aille voir son patron au plus vite, etc. » Telle est, ou à peu près, la série de réflexions plus ou moins inconscientes qui ont évidemment servi de base aux obsessions graphomotrices de M. Til. Il n'est aucun père, en somme, qui, dans ces circonstances, n'eût passé par des appréhensions semblables et raisonné de même. Seulement, ce qui, dans un état d'esprit normal, se fût présenté sous la forme de souvenirs, pensées, émotions, etc., évoluant en pleine lumière ou vaguement sentis dans la pénombre de la conscience, mais sans jamais cesser de faire partie intégrante du Moi, a pris un caractère automatique et l'apparence d'une possession étrangère chez M. Til, sous l'influence de ses préoccupations spirites et dans la perturbation mentale due à la fatigue de ses exercices médianimiques des jours précédents. On constate que ce qui s'est séparé de sa personnalité principale, dans ce déséquilibrement de tout son être psychique, pour former un système antagoniste indépendant se manifestant par le mécanisme graphomoteur, c'est tout ce qui se rattache à l'émotion *d'inquiétude* dormant en lui depuis trois semaines et subitement réveillée par la question troublante de son ami. C'est le propre de l'inquiétude de se représenter une possibilité fâcheuse comme déjà réalisée en même temps que comme encore incertaine et demandant confirmation, et ce caractère contradictoire est justement celui de l'Esprit qui obsédait M. Til... »

Vous voyez par ce petit exemple que chez les gens qui s'adonnent aux exercices spirites — traduisez : qui s'abandonnent à un certain état de passivité dans l'idée de servir d'instruments aux Esprits — l'amas subconscient de souvenirs et de préoccupations de tout genre, accumulé au cours de la vie, suffit à engendrer des messages qui ont tout l'air de venir de personnalités étrangères. Quant à expliquer le phénomène, et à dire comment il se fait que, moyennant un peu de laisser-aller de notre part, les vagues tendances flottant dans les marges de notre moi en viennent à se « personnaliser » séparément, au point de constituer de véritables Esprits momentanés possédant un JE distinct du nôtre, quitte à le perdre l'instant d'après et à se fondre de nouveau dans le brouillard de nos arrière-plans, — c'est un autre problème, dont l'examen m'entraînerait trop loin maintenant. Nous pouvons, si vous voulez, dire avec W. James que « toute conscience tend vers la forme personnelle », ou faire du caractère de *Ichheit* (suivant l'expression allemande) ou de *Moi-ité*, le trait inaliénable, universel, de toute réalité ; en sorte que les éléments que nous cessons de maintenir sous le sceptre de notre attention tendent aussitôt, comme dans le rêve, à former une personne indépendante et un *Moi* pour eux-mêmes. Quoi qu'il en soit

des explications ultimes, le fait est qu'il y a en nous des fonctions ou processus spiritogènes (ou spiritoïdes, comme dit Boirac (1) dont les produits éphémères sont singulièrement difficiles à distinguer des prétendus Esprits permanents du spiritisme !

II

Tous les cas, il est vrai, ne sont pas aussi simples et transparents que celui de M. Til. Les créations médiumniques paraissent souvent en telle contradiction avec les capacités naturelles du médium, qu'il semble absurde de l'en rendre responsable sans la collaboration des Esprits désincarnés. Et après tout, je ne vois aucune nécessité de nier à priori la *possibilité* d'interventions spirites dans les messages stupéfiants qu'on voit parfois se produire aux séances. Seulement, avant de passer de la possibilité de la chose à l'affirmation de sa *réalité*, il faudrait d'abord avoir tenu compte, plus que ne le font généralement les habitués de ses séances, des illusions et complications pouvant jaillir de diverses sources purement terrestres, dont les principales sont, d'une part, nos processus de mémoire et d'imagination subconscientes, et d'autre part la transmission au médium de renseignements provenant non point des désincarnés, mais tout bonnement des vivants de son entourage plus ou moins étendu. Je reprends rapidement ces deux points.

1° A peine ai-je besoin d'insister sur les tours si connus que la mémoire latente, la *cryptomnésie*, peut jouer aux médiums. Le stock de souvenirs dont nous disposons librement est bien maigre auprès du trésor d'impressions recueillies au cours des années et dormant au fond de nous-mêmes. Ne voit-on pas en certaines circonstances — intoxications, maladies fébriles, accidents cérébraux, états d'hypnose ou de somnambulisme spontané, etc., — remonter des profondeurs mystérieuses de l'individu des choses lointaines qu'on eût crues mortes depuis longtemps, et qui, reprenant vie tout à coup, ne sont parfois pas du tout reconnues par le patient lui-même ni par les assistants ?

2° La seconde source de complications que j'ai en vue est la *télépathie* ou transmission mentale, qui fournit au médium des informations qu'il ne possédait point, et dont l'entourage spirite fait naturellement honneur aux désincarnés alors qu'elles viennent en réalité de personnes vivantes. Je prends ici le terme de télépathie, en dehors de toute hypothèse explicative, comme simple désignation pour le fait brut que bien des révélations automatiques qui sont stupéfiantes de la part du médium, cessent de l'être lorsqu'on tient compte des assistants. Quant à dire si la transmission de ces derniers au premier a lieu par des moyens normaux fonctionnant inaperçus

(1) *La Psychologie inconnue*, Paris, 1908.

(chuchotements involontaires, pressions inconscientes des assistants sur la table, phénomènes d'expression divers), ou par des ondulations ignorées allant directement d'un cerveau à l'autre comme une sorte de télégraphie sans fil (télépathie physique), ou par une communication purement psychique d'âme à âme (télépathie mystique), ou par l'intermédiaire d'agents occultes, etc., — c'est une autre question que je n'aborde pas ici. Je ferai comme M. Bourget qui, ayant présenté sa petite pendule de voyage à Mme Piper, l'illustre médium bostonien, dont il était inconnu, en reçut des renseignements exacts sur la provenance de cette pendule et la mort tragique de son précédent propriétaire : comme ces renseignements ne dépassaient pas ce qu'il savait déjà, il ne se crut pas autorisé à y voir la présence du défunt lui-même, et il conclut simplement que « l'esprit a des procédés de reconnaître non soupçonnés par notre analyse ».

Combinez maintenant les caprices de la transmission mentale avec les produits auxquels la mémoire et l'imagination subconscientes peuvent donner naissance chez les assistants, et vous comprendrez à quelles complications imprévues on doit s'attendre dans les séances spirites. Si extraordinaires que paraissent les révélations obtenues, il est terriblement difficile d'exclure la possibilité qu'elles soient simplement dues à un jeu d'actions et de réactions s'exerçant entre le médium en titre et les autres personnes présentes (qui sont souvent un peu médiums elles-mêmes sans qu'on s'en doute). Une certaine dose de scepticisme à l'endroit des interventions de désincarnés est assez pardonnable, dans ces conditions !

III

Mais voici venir une bien autre difficulté. — « Vous prétendez, me dira-t-on, que les soi-disant messages spirites peuvent se ramener, sans intervention réelle des désincarnés, à des processus spiritogènes plus ou moins compliqués, mais inhérents à notre nature et auxquels s'ajoute parfois tout au plus la télépathie des vivants. Passe encore pour les faits de médiumnité psychique ou intellectuelle dont chacun de nous, en s'observant bien, peut en effet découvrir les rudiments en lui-même, dans les jeux de ses rêves ou de son imagination. Mais que faites-vous des phénomènes de médiumnité dite physique : mouvements d'objets sans contact, lévitations, apparitions lumineuses, matérialisations de fantômes, etc. ? Aucun de nous ne s'est jamais aperçu qu'il possédât la moindre trace de pouvoirs supranormaux de ce genre, ni ne se chargerait de remuer fût-ce une épingle sans le secours de ses doigts ou de son souffle. Si donc ce qu'on raconte dans ce domaine est vrai (et comment le mettre en doute en présence de tant de témoignages autorisés !), il faut bien que dans ces phénomènes au moins intervien-

nent les Esprits désincarnés, ou des agents occultes quelconques, différents du médium lui-même. »

Je suis loin de méconnaître cette objection, et je n'essaierai pas d'y échapper en alléguant, selon la coutume, qu'aucun homme sérieux ne croit à ces billevesées, que tous les prétendus médiums à effets physiques sont des charlatans, que l'authenticité de tels phénomènes n'a jamais été scientifiquement établie, ni ne saurait l'être, étant contraire aux fondements mêmes et aux résultats les plus certains de nos sciences, et patati et patata. Ce n'est pas que je me porte garant d'emblée de toutes les histoires à dormir debout, ou à faire dresser les cheveux sur la tête, que les revues spirito-occultistes servent sans sourciller à un public avide de surnaturel. Mais je me rappelle le principe de méthode déjà formulé par Laplace à propos des faits du magnétisme animal, tenus pour incroyables par la plupart des savants de son temps, et qui, sous le nom d'hypnotisme, font aujourd'hui partie intégrante de notre science officielle :

« Nous sommes si éloignés de connaître tous les agents de la nature et leurs divers modes d'action, qu'il ne serait pas philosophique de nier les phénomènes uniquement parce qu'ils sont inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances. Seulement, nous devons les examiner avec une attention d'autant plus scrupuleuse qu'il paraît plus difficile de les admettre. »

Je ne serais pas étonné que d'ici peu il n'en advienne, des faits de télécinésie et même de matérialisation, comme de la suggestion hypnotique : si difficile que cela nous semble d'admettre ces phénomènes parce que nous n'en entrevoyons guère l'explication, il sera bientôt plus difficile encore de les rejeter en traitant d'imposteurs, d'hallucinés, ou d'imbéciles, les savants officiels toujours plus nombreux qui déclarent les avoir examinés avec la plus scrupuleuse attention, s'être convaincus de leur réalité. Il semble même que nous nous trouvions déjà, à cet égard, à un tournant bien curieux de ce que M. Grasset appelle les opinions préscientifiques. Vous devinez que je fais allusion à cette merveilleuse Eusapia Paladino, si bien étudiée il y a quelque vingt ans déjà par M. Richet, puis disqualifiée comme frauduleuse par les expérimentateurs anglais en 1895, et qui dès lors a pris une éclatante revanche en suivant les savants jusque dans leurs propres laboratoires, et en les mettant au défi, soit de deviner ses trucs, soit d'expliquer par la physique et la physiologie traditionnelles la production de ses inimitables performances.

Sans remonter plus haut que cette dernière année, faut-il vous rappeler tant de faits significatifs d'un changement complet d'attitude en train de s'effectuer dans le monde scientifique à l'endroit de la « phénoménologie paladinienne » ? — C'est tout d'abord le gros ouvrage de Morselli, professeur de psychiatrie à Gênes et l'un des grands chefs du positivisme italien, que ses

études professionnelles et ses tendances philosophiques ne prédisposaient certes guère à tolérer des infractions aux cadres établis de la biologie, et qui, vaincu par l'évidence, se constitue un défenseur ardent des exploits d'Eusapia, y compris les matérialisations des fantômes (1) ! — Puis M. Barrett, le physicien irlandais, qui, à la suite de l'échec de la Paladino à Cambridge, avait suspendu la publication d'un ouvrage basé en partie sur ses phénomènes, et qui, après douze ans d'attente, se hasarde à le faire enfin paraître, jugeant que les temps ont décidément changé (2). — Et encore la Société psychique de Londres, laquelle, en dérogation à son principe de ne plus s'occuper des médiums qui ont été une fois pris en faute, se ravise tout à coup et délègue ses plus habiles observateurs auprès d'Eusapia pour l'étudier à nouveau (et le bruit court déjà qu'ils sont sortis convaincus de cet examen, ainsi que M. Carrington, le terrible pourfendeur des médiums d'outre-mer !). — Enfin, et pour ne pas allonger davantage, le remarquable rapport de M. Courtier sur les séances d'Eusapia à l'Institut Général Psychologique ; rapport si mesuré et si instructif, où l'on constate que des savants de premier ordre, tout en réservant avec une prudence académique leur verdict final, ont assisté dans d'excellentes conditions de contrôle à maints phénomènes absolument inexplicables pour eux. — Tous ces indices ne constituent assurément pas encore une preuve décisive de la réalité des phénomènes physiques supranormaux, et il se peut que ce soit l'explication par la fraude ou l'hallucination qui finisse un jour par l'emporter ; mais en ce moment du moins, il semble que le vent souffle assez fort en faveur de ces faits pour qu'il ne paraisse pas trop déplacé de les prendre provisoirement en considération.

Est-ce à dire que je considère le spiritisme comme une erreur désormais condamnée ? Une telle conclusion de ma part serait vraiment grotesque. Car d'abord, n'étant point infaillible, j'ai pu me tromper dans l'interprétation des faits que j'ai essayé de tirer au clair ; et ensuite ces faits ne constituent qu'un dossier infinitésimal à côté de ceux de la littérature que je n'ai pas examinés, à côté surtout de ceux, bien plus nombreux encore, qui se produisent sans cesse, mais qui pour des raisons quelconques se dérobent à toute investigation sérieuse. En somme, n'estimant pas que l'hypothèse spirite soit absurde ou antiscientifique par essence, je concède fort bien qu'elle puisse être vraie au fond ; mais voilà, il s'agirait de la démontrer ! Or j'avoue n'avoir pas encore rencontré de cas qui m'aient paru satisfaire à toutes les exigences de la méthode, laquelle, dans l'espèce et pour parler le langage des logiciens classiques, ne saurait être que la *Méthode des Résidus*. Je veux

(1) Morselli, *Psycologia e Spiritismo*, 2 vol. Turin, 1908.
(2) Barrett, *On the treshold of a new World of Thought*, London, 1908.

dire qu'avant d'invoquer l'intervention, dans les phénomènes physiques ou psychiques de cet univers, de causes spéciales et nouvelles telles que les désincarnés, il faudrait d'abord avoir fait la part complète de tout ce qui peut ressortir aux causes communes et déjà données, à savoir les agents incarnés que nous sommes. Malheureusement, les découvertes mêmes de ce dernier demi-siècle donnent à penser que nous avons encore beaucoup à apprendre sur notre propre compte. Ce que je me borne donc à dire, c'est qu'à mon avis le spiritisme n'est pas scientifiquement démontré aujourd'hui. Mais peut-être le sera-t-il demain. Et quand ce ne serait que pour faire plaisir aux honorables spirites qui peuvent se trouver dans cette assemblée, je rappellerai ici les deux voies qui semblent, à l'heure présente, tendre le plus directement vers le but auquel ils aspirent.

Ce sont d'abord les phénomènes qu'on pourrait appeler de *synthèse élective*, dont la médiumnité de Mme Piper a fourni jusqu'ici les meilleurs échantillons. Une foule de gens cultivés, même des savants de carrière, sont sortis de ses séances convaincus d'avoir eu affaire, par son intermédiaire, avec des défunts qu'ils avaient intimement connus. Sans doute, beaucoup de ces cas frappants peuvent s'expliquer par la transmission mentale, le médium n'ayant fait que renvoyer aux assistants l'image du désincarné telle qu'ils la portaient en eux-mêmes. Mais il y a des faits plus complexes, où il faudrait admettre une télépathie active et sélectrice, par laquelle l'imagination hypnoïde de Mme Piper s'en irait choisir, chez beaucoup de vivants présents ou absents, les souvenirs concernant précisément tel désincarné, et les réunirait de façon à reconstituer une image totale plus complète qu'aucune des images partielles qu'il a laissées chez les diverses personnes de sa connaissance. Or comment expliquer ce pouvoir de choix et de synthèse exacte chez un médium qui n'a pas connu le défunt, si ce n'est par l'intervention de ce dernier qui dirige et coordonne lui-même ce travail de reconstitution idéale ou qui, plus simplement, se manifeste en personne à travers le médium ?

Une seconde voie qui semble s'ouvrir pleine de promesses pour l'hypothèse spirite, est celle des *messages complémentaires* (*cross-correspondence* des Anglais). Supposez, par exemple, que trois médiums, en trois continents différents, fournissent simultanément des communications insistant (sans autre explication et sans que les spectateurs comprennent au monde pourquoi) l'une sur *lundi* et *mercredi*, l'autre sur *dimanche* et *jeudi*, la dernière sur *vendredi* et *samedi ;* et que par un quatrième médium, tout aussi éloigné des premiers, on reçoive l'indication suivante : *mardi complète la série ; j'ai fait cela pour prouver mon indépendance des instruments que j'emploie ;* — il serait, avouons-le, bien difficile de résister à cette démonstration de l'existence réelle, au-dessus des quatre médiums, d'une cinquième individualité dont la pensée directrice a intentionnellement conçu et réalisé ce moyen ingénieux

de nous prouver sa réalité séparée et distincte. Ce sera encore plus frappant si au lieu d'une notion aussi élémentaire que celle des jours de la semaine, c'est, je suppose, une poésie, une épisode célèbre de l'histoire, une idée philosophique, qui est le mot de l'énigme et qui apparaît tout à coup par le rapprochement de messages fragmentaires, ou d'allusions inintelligibles tant qu'elles restent isolées. Eh bien, il semble que les désincarnés se soient récemment avisés de ce curieux procédé pour nous convaincre irréfutablement de leur existence. En effet, les membres de la Society for psychical Research ont déjà recueilli toute une collection de ces messages complémentaires, obtenus à peu près au même moment par l'écriture automatique d'excellents médiums, Mme Holland aux Indes, MMmes Forbes et Verrall dans des villes différentes d'Angleterre, et Mme Piper en Amérique ; et d'après les dictées de cette dernière, qui renferment ordinairement la solution du rébus, ce ne serait rien de moins que l'Esprit désincarné de Myers lui-même qui aurait inventé et qui pratiquerait cette admirable méthode ! (1) Je me suis soigneusement abstenu, dans cette conférence, de toucher aux problèmes philosophiques, moraux, religieux, et même sociaux, qu'on a si souvent coutume de mêler à la question de la médiumnité. Ce n'est certes pas que je les ignore ou que je m'en désintéresse. Mais, parlant ici sous les auspices de l'Institut Général Psychologique, il m'a paru que je devais me maintenir, comme lui, sur le terrain purement scientifique.

Un document sur l'Au-delà

ÉMANANT DE VICTOR HUGO

Extrait du journal *le Matin*, du 14 septembre 1909.

C'est un argument bien connu contre l'étude des angoissants problèmes du mystère que les niaiseries débitées par de prétendus esprits et les fariboles des tables tournantes. Jamais, affirme-t-on, les voix de l'inconnu n'ont parlé un langage digne d'être sérieusement écouté. Les faits semblent généralement donner raison à cette critique. Il n'empêche que nous possédons, encore inédit il est vrai, un document incomparable émanant de la personnalité peut-être la plus haute du siècle passé.

Comme Gœthe — Gœthe, le plus équilibré sans doute des génies —

(1) Les phénomènes de *cross-correspondence* ont été l'objet de plusieurs travaux importants dans les *Proc. S. P. R.*, vol. XXI (1906) et suivants. Voir aussi les récents articles de discussion dans Hibbert Journal (janv. 1909) et *Journal S. P. R.* (*id.*).

Victor Hugo fut, pendant plusieurs années, hanté par ce qu'on est convenu d'appeler l'au-delà. Il eut même, je puis le dire, son Sinaï à Jersey. Moïse redescendit de la montagne avec les Tables de la loi ; le poète exilé revint de son rocher avec une révélation nouvelle apportée par des tables aussi, mais qui, pour n'être que de simples guéridons, n'en eurent pas moins une influence décisive sur sa carrière littéraire et philosophique, et par contre-coup sur l'esprit de la seconde moitié du XIXe siècle.

Oui, pendant plusieurs années, à Marine-Terrace, Victor Hugo interrogea les tables et crut fermement correspondre avec la plupart des grands morts du passé. Au cours de ces expériences, il se persuada encore que des forces intellectuelles, autres pourtant que les âmes des morts, habitent l'Invisible, pouvant converser avec nous et particulièrement avec lui, Hugo.

Les procès-verbaux de ces séances mémorables existent ; ils n'ont pas encore été publiés. En écrivant cet article, j'ai sous les yeux l'étrange cahier qui relate ces troublants phénomènes. Là, minutieusement, jour par jour, furent notées, de la main de Hugo lui-même ou d'Auguste Vacquerie, les questions posées par les exilés de Marine-Terrace à ces autres exilés aussi que sont les morts, mais qui peut-être ont rejoint leur véritable patrie. Ceux-ci répondent à ceux-là, et c'est un dialogue extraordinaire, un chaos rempli d'éclairs avec de très rares trivialités, des réponses qui enthousiasment et effarent, des éclats de rire qui alternent avec des pages de la philosophie la plus haute, la plus consolante et la plus belle, des poèmes signés par les défunts les plus illustres, toujours remarquables, souvent égaux par leur inspiration et leur forme à ceux de Victor Hugo, parfois — chose presque inconcevable — supérieurs. (Tel fut du moins l'avis de Sully-Prudhomme, consulté par Paul Meurice et moi.) Et aux « Esprits » viennent se mêler les idées. Après Eschyle et Shakespeare, le drame lui-même anime le guéridon. La « Dame blanche » qui sort des brumes de la mer alterne avec la Blague qui revient sans doute des cafés du boulevard. L'ânesse de Balaam fait prophétiser le pied du guéridon où tout à l'heure le lion d'Androclès rugira en beaux vers. Et ils passent en trombe, les plus grands, les plus maudits, les plus fantasques, Luther et Loyola, Mandrin et le Masque de fer, Molière et Dante, Torquemada et Nemrod. Ils se choquent, se bousculent, se supplantent, toujours imprévus, souvent admirables, retenant pendant des heures, autour d'un meuble qui s'agite et frappe le parquet, ce public d'élite angoissé et frémissant.

***

Auguste Vacquerie, qui avait assisté aux plus importantes séances et qui même, plusieurs fois, « se prit de bec » avec les Esprits, me convia le premier, après une lecture de *Satanisme et Magie*, pour étudier ces procès-ver-

baux uniques en leur genre. Auguste Vacquerie admettait les « Esprits de Jersey ». « Ils sont exceptionnels, me disait-il, baroques, capricieux. Qu'importe ! Je crois en eux comme je crois aux onagres. »

Le dépouillement de ces procès-verbaux, commencé avec Auguste Vacquerie, je le continuai avec Paul Meurice qui me fit signe à son tour. Vacquerie était allé rejoindre les invisibles partenaires de Jersey. « Je sais, me dit Paul Meurice, la confiance qu'il vous a témoignée ; je veux vous la continuer. » Meurice m'expliquait l'ambiance, le milieu, la psychologie des expérimentateurs, parmi lesquels, en dehors de Hugo, de sa famille et de ses plus illustres amis, on comptait Téléki, le libertaire hongrois, le général Le Flô, monarchiste impénitent, Jules Allix et quelques autres.

En somme, voici comment les évocations commencèrent :

***

Mme de Girardin, férue de spiritisme, arriva à Jersey le mardi 6 septembre 1853. Les premiers essais furent infructueux. La table carrée « contrariait le fluide ». On acheta dans un magasin de jouets d'enfants une tablette qui ne bougea pas davantage.

Hugo, croyant, mais incrédule, répugnait aux premières séances qui lui semblaient une parodie presque sacrilège.

Mme de Girardin s'entêta : « Les esprits, dit-elle, ne sont pas des chevaux de fiacre qui attendent le bon plaisir du client ; ils sont libres et ne viennent qu'à leur heure. »

Enfin, le petit meuble s'anima. « Devine le mot que je pense », lui demanda Vacquerie. La réponse fut juste. « Traduis maintenant le mot qui est dans ma tête. » Le guéridon répliqua : « Tu veux dire souffrance. » L'interrogateur pensait : amour. On s'intéressait de plus en plus. « Qui es-tu ? » demanda-t-on à l'esprit. Il épela : « Léopoldine. »

Au nom de la fille que Victor Hugo venait de perdre, il y eut une émotion inexprimable. Mme Hugo pleurait. Charles questionna sa sœur. La nuit fut vite passée en un dialogue où la curiosité alternait avec la joie, l'espérance et l'angoisse. A Léopoldine succédèrent d'autres personnages historiques ou fabuleux. On consulta le guéridon même pendant le jour. Les esprits donnaient des rendez-vous à heures fixes. Tant que brillait la lumière du jour, la table était envahie par les « Idées ». La nuit, fidèles à la tradition qui nous montre l'essaim frileux des ombres préférer les ténèbres, du fond des siècles accouraient vers la table hospitalière de Hugo philosophes, poètes, criminels, pitres, héros, prophètes, messieux, rois et tribuns.

Les poètes s'exprimaient en vers, les autres en prose. Chacun exigeait d'être questionné à sa manière. Hugo, qui ne doutait pas de l'identité de ces

visiteurs, prenait la peine d'improviser pour eux des strophes ou des paragraphes...

— Mais, dira-t-on, il y a eu là un simple phénomène d'illusion. Hugo se jouait à lui-même, sans s'en douter, une comédie lyrique et dramatique. Nous savons comme les tables sont dociles aux mouvements inconscients. Hugo faisait à la fois des questions et des réponses.

Je vous arrête. L'objection ne tient pas debout, car Hugo n'est jamais à la table : même il n'est pas toujours dans la chambre. Quand il assiste aux séances, il se contente de reproduire passivement, et à leur suite, les lettres qu'indique par coups frappés le meuble. Sauf pour les demandes, il n'est qu'un secrétaire machinal. Bien mieux, les réponses du trépied moderne sont si indépendantes de lui qu'il les désapprouve parfois, ne les comprend pas, discute avec elles. Il leur arrive de lui donner de rudes leçons, mais Hugo les traite toujours avec le plus grand respect.

Quel était donc le médium ?

Car pour toute expérience de spiritisme, il faut un médium, c'est-à-dire quelqu'un qui serve de transmetteur aux messages de l'invisible, comme l'employé du télégraphe enregistre les lettres et les mots qui lui sont adressés aussi par quelqu'un qu'on ne voit pas.

Le médium fut quelquefois Mme Hugo, surtout Charles, son fils. On peut même dire que celui-ci (en consultant le programme des séances, on s'en rend compte) est presque indispensable aux manifestations.

Vous allez me dire : « Pourquoi ne pas supposer que Charles s'est amusé à faire parler la table ? Il avait de l'esprit et même du talent ; les cahiers de Jersey sont ses œuvres. »

Avec Auguste Vacquerie et Paul Meurice, nous avons examiné cette objection et nous avons conclu que la tricherie était improbable et impossible.

Improbable, car il faudrait admettre que ce fils très admirant se fût moqué non seulement d'un père très vénéré, mais aussi de la douleur de sa mère. Songez que c'est sa sœur Léopoldine, morte récemment, qui a parlé la première à la table et amené avec elle le cortège des autres ombres.

Impossible, car il eût fallu préparer dans l'intervalle des séances les très belles réponses en vers ou en prose que la table improvisait. Et l'on se serait vite aperçu de la supercherie. D'autre part, Charles était l'indolence même. Combien de fois il se plaint de lassitude au milieu des séances... Minuit a sonné, il a fait des armes toute la journée, il demande grâce. Mais dans la table l'esprit s'acharne, les assistants haletants supplient ; Charles se résigne.

Une anecdote entre mille démontrera que Charles était bien l'inconscient médium de ces messages et non pas leur auteur conscient :

Un jeune Anglais qui fréquentait la maison appela, un soir, lord Byron.

Celui-ci se refusa à parler français. Charles, ne sachant pas un mot d'anglais, fit l'observation qu'il lui serait difficile de suivre les lettres. Alors Walter Scott se présenta et, comme pour jouer un tour au médium, répondit ce qui suit :

Vex not the bard, his lyre is broken
His last song sung, his last word spoken.

— Je n'y comprends rien, dit Charles après avoir épelé.

Le jeune Anglais expliqua :

Ne tourmentez pas le barde, sa lyre est brisée,
Son dernier poème chanté, sa dernière parole dite.

La table avait parlé dans une langue inconnue du médium. La preuve était faite : la table avait parlé.

JULES BOIS.

En Communication avec les Morts

Extrait du Journal *Le Matin* du 24 septembre 1909.

POURQUOI J'AI CRÉÉ LE BUREAU JULIA

UN ENTRETIEN DE W.-T. STEAD AVEC L'AVIATEUR LEFEBVRE, TUÉ EN AÉROPLANE

(*M. W.-T. Stead, qui nous communique aujourd'hui l'article qu'on va lire, est, non seulement en Angleterre mais encore dans tous les pays de langue anglaise, un publiciste de haute notoriété, et pour son grand talent, pour sa culture intellectuelle, et encore et surtout pour la noble élévation de son idéal moral.*

Il ne craignit pas, il y a vingt ans, d'encourir comme rédacteur en chef de la Pall Mall Gazette, *les sévérités de la justice anglaise pour sa campagne contre la traite des blanches.*

M. W.-T. Stead a aussi combattu souvent par la plume pour une idée qui lui est chère et dont il est un des principaux protagonistes en Europe : le pacifisme.

C'est enfin un croyant sincère en l'immortalité de l'âme ; il va même jusqu'à croire que des communications sont possibles entre le monde des vivants

et l'au-delà. C'est pourquoi il vient de fonder le « bureau de Julia », sur lequel il nous communique les renseignements suivants.

Le fait de parler d'ouvrir un bureau de communication entre ce monde et le suivant, ce qui paraît à certains une proposition étonnante et fantastique, est cependant logique et pratique. Toutes les grandes religions ont été fondées d'après la conviction qu'il existe un autre monde. De nombreux documents religieux parlent du retour des âmes de l'au-delà de la tombe.

Des philosophes ont argué en faveur de la probabilité de la persistance de la personnalité après la mort. D'une façon presque générale, l'instinct de la race humaine affirme la vérité d'une existence après la mort. Mais jusqu'ici l'existence même du lieu occupé par cette vie future n'a pas été soumis à l'examen scientifique. Qu'y a-t-il alors de plus manifestement naturel que de soumettre cette grande hypothèse à une série d'expériences faites sous la garantie des plus grandes précautions ?

Les savants sont avides de rechercher s'il y a des habitants dans Mars. Ils discutent sérieusement la possibilité d'envoyer de notre planète des signaux aux êtres qui peuvent se trouver sur cette étoile lointaine. Mais lorsque je propose que l'on s'adonne à une petite étude patiente et à des expériences destinées à s'assurer si ceux que nous avons aimés et perdus peuvent communiquer avec ceux qu'ils ont laissés derrière eux, quel *tollé !*

Quels cris d'indignation et d'horreur ! Quel ridicule et quelle aberration ! C'est absurde, c'est monstrueux, c'est présomptueux et je ne sais quoi encore.

A tous ces cris, ces rires et ces insultes, je réponds qu'il est raisonnable tout au moins d'essayer. Les méthodes employées sont simples et pratiques et les résultats ont déjà plus que justifié cette tentative. C'est aussi simple que la solution de l'œuf de Colomb. L'hypothèse que toutes les religions, la plupart des philosophies et l'instinct général de l'humanité suggèrent à notre entendement est qu'après le changement que l'on appelle la mort, la personnalité survit. S'il en est ainsi, ce que nous devons faire pour démontrer la véracité de cette hypothèse est d'entrer en communication avec quelques-uns des disparus. Si cela est impossible, l'hypothèse restera quand même une hypothèse, car la personnalité peut exister malgré le manque de preuves entre eux et nous. Si, d'autre part, la communication peut être établie, ceux qui se trouvent de l'autre côté peuvent régler la question de la continuation de leur existence une fois pour toutes. L'hypothèse deviendra un fait.

Je créai donc le « bureau de Julia » pour soumettre cette question à une épreuve sévère. Le résultat a dépassé mes espérances. Au commencement, je me disais que si seulement dans un cas sur dix, j'aurais pu dire un cas sur un million, l'existence de la vie après la mort pouvait être péremptoire-

ment démontrée, c'en serait assez pour justifier mon initiative. Mais la moyenne des résultats heureux est de beaucoup supérieure à un cas sur dix; elle approche davantage de cinq sur dix. C'est-à-dire que, sur dix cas dans lesquels des personnes éprouvées ont demandé au bureau de les mettre en communication avec leurs morts, au moins cinq ont déclaré qu'elles sont absolument convaincues qu'elles ont reçu des preuves concluantes que leurs soi-disant morts sont toujours en communication consciente avec ceux qu'ils ont été forcés de quitter. En d'autres termes, le bureau a élargi la tombe pour eux, à leur grande satisfaction.

Chaque personne qui désire entrer en relation avec les morts est priée de fixer elle-même, avant que le bureau accepte la tentative, les faits qu'elle considérerait comme prouvant de façon irréfutable qu'elle a été en communication directe avec le disparu. Il est surprenant de voir la confusion des pensées qui assaillent le sujet.

Nous ne faisons encore que commencer. Nous avons jeté une ligne par-dessus la rivière de la mort, ligne par laquelle nous pouvons communiquer avec ceux qui sont de l'autre côté. C'est un commencement. Plus tard, d'autres lignes seront jetées, un pont suspendu sera graduellement construit, et le temps viendra où un pont de construction solide unira les deux rives, pont à l'aide duquel les vivants et les morts pourront établir des communications constantes et régulières. Il est impossible, vu le peu de temps dont je dispose, de décrire en détail ou même d'indiquer les preuves qui ont été données aux personnes qui se sont adressées à notre bureau. J'aurai peut-être l'occasion d'en parler une prochaine fois.

Mais il est beaucoup plus intéressant de relater un incident remarquable qui s'est produit la semaine dernière au « bureau de Julia ». Il sort du cadre des affaires régulières du bureau, mais comme il éclaire un côté de ses opérations, il mérite d'être cité avec quelques détails. Les membres du « bureau de Julia », à Mowbray House, se réunissent chaque matin, à dix heures, pour conférer avec leur directrice qui, visible aux clairvoyants, occupe le fauteuil présidentiel du cercle. Après des prières et une brève lecture, on lit les messages reçus par les secrétaires automatiques de Julia. Le clairvoyant, couvrant alors sa face avec ses mains, décrit les formes qu'il voit, mais qui sont invisibles pour les autres, et répète les messages qu'il entend. Généralement, ces derniers se rapportent à des affaires du bureau; mais quelquefois les esprits, attirés par les vibrations sympathiques créées par la petite réunion, font leur apparition et délivrent des messages à ceux qui sont présents. C'est une intervention inattendue de ce genre que je vais vous raconter.

C'était dans la matinée du jeudi 16 septembre. Le jour précédent, j'avais promis à la princesse Wiassemsky de l'accompagner à Mourmelon-le-Grand,

près de Châlons, pour assister à des essais d'aéroplane auxquels son fils devait procéder le lundi suivant. Après avoir reçu deux brefs messages de Julia, le clairvoyant dit: « J'entends une autre voix qui parle. » Je cite maintenant les notes suivantes prises sur le carnet du secrétaire:

— Si vous allez à Châlons, je vais avec vous.

M. W. T. Stead. — Qui est-ce qui parle ?

Le clairvoyant. — Je suis mort depuis quelque temps ; mon nom est « Lefebvre ».

(Aussi étrange que cela paraisse, ce nom n'évoquait en moi aucun souvenir. J'étais à l'étranger lorsque Lefebvre se tua et je pensais que ce pouvait être quelqu'un mort depuis longtemps.)

Aucun membre du cercle ne reconnut le nom.

M. W. T. Stead. — Connaissez-vous l'aéroplane de Bolotoff ?

— Oui. Dites à ce jeune homme de ne pas être trop téméraire, car il est très probable que son moteur ne va pas marcher normalement. Je ne pense pas qu'il y aura ce que vous appelez un accident, mais qu'il vérifie soigneusement son moteur ; modérez son impétuosité. Vous-même, ne montez pas. Il me faut aller là-bas avec vous, car je désire écrire ensuite sur ce sujet par votre intermédiaire.

M. W. T. Stead. — Bolotoff vous connaissait-il ?

— Non ; je l'ai rencontré.

M. W. T. Stead. — Que faisiez-vous de votre vivant ?

— J'étais mécanicien.

Un autre esprit se mit alors à parler et l'incident en resta là.

Le jour suivant, Julia fit au cours de ses communications cette remarque: « Cet homme nommé Lefebvre dit qu'il va avec vous à Châlons. Il espère que vous irez. »

M. W. T. Stead. — Demandez à Lefebvre si c'est lui qui a été tué dans un accident d'aéroplane.

— Oui ; je pensais que vous le saviez.

M. W. T. Stead. — Vous pouvez communiquer directement avec moi. Parlez-vous anglais ?

— Non, pas beaucoup ; mais je transmets mes pensées au médium et il les traduit en anglais.

M. W. T. Stead. — Connaissez-vous Bolotoff ?

— Je me suis trouvé avec lui. Je pense que son triplan est très bon, mais il fera bien de surveiller son moteur et de voir si tout va bien.

M. W. T. Stead. — Qu'est-ce qui a causé votre chute si rapide ?

— Je n'ai pas eu le temps de penser ; vous n'avez guère le temps de réfléchir lorsque vous tombez.

M. W. T. Stead. — Dans votre chute si inattendue, avez-vous conservé votre sang-froid ?

— Voici ce que j'ai ressenti. J'eus conscience que je tombais, mais avant de toucher la terre j'avais perdu connaissance. Je ne ressentis aucune douleur ni aucune sensation dans mon corps physique. Il me sembla que mon esprit était projeté au dehors. J'eus une sensation de rotation rapide, puis quelque chose céda soudainement et je me trouvai dans l'air, voyant au-dessous de moi mes restes mortels et l'appareil. Ce n'était pas désagréable. Je me rendis compte aussi qu'un être très puissant et qui me calmait était auprès de moi et demain ce même être essaiera d'écrire par votre main lorsque vous serez à Châlons.

Le samedi soir 18 septembre, je téléphonai à M. Bolotoff l'avertissement que j'avais eu à propos de son moteur et qui me venait d'un esprit disant s'appeler Lefebvre. Il me répondit qu'il se tiendrait sur ses gardes.

Le lundi, nous arrivâmes à Mourmelon. Le moteur soigneusement vérifié paraissait très bien fonctionner. Aucune personne au courant des aéroplanes ne pensait que ce moteur pût donner des ennuis. C'était un Panhard à quatre cylindres. Il avait subi tant d'épreuves et avait été essayé si souvent qu'il semblait impossible qu'il vînt à manquer.

Mais à six heures, lorsque M. Bolotoff monta sur son siège, il fut impossible de faire partir la machine. Quelque chose ne fonctionnait pas, la manivelle de mise en marche se brisa et à notre grand regret les essais durent être abandonnés.

Je laisse à d'autres le soin d'expliquer le phénomène. Quant à moi, je me contente de me porter garant de l'exactitude absolue du récit que l'on vient de lire, exactitude que confirment d'ailleurs le compte rendu sténographique ainsi que les déclarations de quatre ou cinq personnes qui entendirent cet avertissement.

W.-T. Stead.

L'AVIATEUR LEFEBVRE A-T-IL, APRÈS SA MORT, PU PARLER A M. STEAD ?

Extrait du journal *Le Matin* du 25 septembre 1909.

L'article que nous publiions hier sous la signature de M. W. T. Stead, fondateur du «bureau Julia » a déjà soulevé des discussions passionnées et fait éclore bien des sourires. Or, voilà qu'une extraordinaire nouvelle nous parvient : La prédiction de l' « Ombre » de l'aviateur « Lefebvre », assurant que M. Bolotoff ne pourrait mettre le moteur de son aéroplane en marche s'est complètement réalisée.

Voici, plus troublante que tous les commentaires, la dépêche que nous recevons de M. Colliex, qui fut l'auxiliaire de M. Bolotoff lors de sa tentative.

Mourmelon-le-Grand, 24 septembre. — *Dépêche particulière du Matin.* — Je ne puis vous envoyer aucune interview de M. de Bolotoff, qui est à Londres actuellement ; mais je puis vous dire que c'est moi qui ai mis le moteur en marche ou tout au moins essayé de le faire.

J'avais soigneusement mis le retard nécessaire pour l'allumage au départ et après avoir tourné la manivelle du moteur de cent chevaux, je fus surpris par un effroyable retour. Je ne dus qu'à un brusque mouvement en arrière de n'avoir pas le bras abîmé et je constatai alors que la magnéto s'était replacée à sa position d'avance *maximum*.

Je vérifiai la commande et constatai que, seule, elle ne pouvait pas revenir en arrière. Alors ???

Colliex.

D'autre part, une lettre nous parvient, émanant d'un des amis les plus intimes de M. Lefebvre, qui proteste vivement contre la vraisemblance des expériences faites par M. Stead.

En voici les termes :

Monsieur le rédacteur en chef,

Votre journal n'a pas ménagé les marques de haute sympathie à l'aviateur Eugène Lefebvre, lors de l'affreux accident qui lui a coûté la vie.

Permettez-moi donc de vous faire part de la pénible surprise éprouvée par ses amis en lisant l'article paru ce jour sous la signature W.-T. Stead. Bien que mandataire autorisé de la famille Lefebvre, je ne veux pas aggraver et renouveler sa douleur en la faisant intervenir dans cette circonstance.

Ami d'Eugène Lefebvre depuis quinze ans, ayant eu ce valeureux garçon sous mes ordres directs pendant dix années de la plus affectueuse collaboration, je puis parler de lui et de sa pensée intime en toute connaissance de cause. J'affirme donc que c'est faire erreur totale et se méprendre sur sa mentalité que lui prêter les propos que vous avez reproduits.

C'est en toute certitude que je puis dire que s'il avait eu la possibilité de communiquer avec nous, ce n'eût pas été pour s'intéresser à M. Bolotoff, *qu'il ne connaissait pas*, mais plus probablement pour transmettre aux siens des recommandations plus sérieuses et plus graves. Pure hypothèse, me direz-vous, mais moins désobligeante pour la mémoire de mon élève et ami.

Ce qui par contre est certain pour tous ceux qui l'ont connu, c'est l'invraisemblance *absolue* du propos qu'on lui prête, première colonne, page 2.

1° M. W.-T. Stead. — *Que faisiez-vous quand vous étiez vivant.*

Réponse !!! — *J'étais mécanicien.*

Jamais il ne se fût exprimé ainsi.

Eugène Lefebvre, peu de temps après sa sortie de l'Institut industriel du Nord, à Lille, est entré dans mon bureau comme élève ingénieur ; il fut ensuite chef de service et pendant six années a été chargé de l'étude et de l'exécution de travaux frigorifiques fort importants. Il exerçait donc activement la profession d'ingénieur, et j'ajoute qu'il m'est quelquefois arrivé de le plaisanter amicalement sur ce qu'avait d'un peu puéril le soin minutieux avec lequel il veillait à sa qualité d'ingénieur fût dûment inscrite sur tous les plans ou études techniques dont il avait la responsabilité.

Il n'a jamais été « mécanicien » au sens français de ce mot, c'est-à-dire conducteur de machines, mais il avait, à juste titre, la prétention d'occuper un rang plus élevé dans la hiérarchie industrielle et il tenait *essentiellement* à bien l'établir.

2° M. W.-T. Stead. — *Parlez-vous anglais?*

Réponse. — *Non, PAS BEAUCOUP, mais je transmets mes réponses au médium et il les traduit en anglais.*

Lefebvre ne savait pas un traître mot d'anglais et n'aurait même pu apprécier approximativement un texte imprimé en cette langue. Malgré mes instances amicales réitérées, il a toujours négligé cette étude et pour cette raison ne m'a pas accompagné en Angleterre pour des travaux très importants.

3° M. W.-T. Stead. — *Dans votre chute, avez-vous conservé votre sang-froid ?*

Réponse. — *J'eus conscience que je tombais, mais AVANT DE TOUCHER LA TERRE j'avais perdu connaissance. Je ne ressentis aucune douleur...*

L'enquête a prouvé avec évidence que mon malheureux ami a été tué *à terre* d'un coup d'aile de l'hélice tribord, qui n'a pu l'atteindre qu'après le choc sur le sol l'ayant projeté hors de son siège, il a été lancé dans le rayon de giration de cette hélice. La perte initiale de connaissance ne pourrait donc être attribuée qu'à une terreur intense ; or il avait démontré à Reims qu'il était inaccessible à ce sentiment.

4° *Le moteur de l'appareil Bolotoff n'a pas fonctionné le* 18 *septembre, jour de la visite de M. Stead.*

Je ne désobligerai personnne en constatant que pour les moteurs légers d'aéroplane le bon fonctionnement est l'exception ; rien d'étonnant à ce que M. Stead ait été le témoin d'un incident *habituel.*

Je veux donc espérer qu'après ces quelques explications les âmes candides seront rassurées et que la cause sera entendue pour tous ceux qui ne sont ni crédules ni intéressés dans le bureau mercantile Julia.

Vous avez pris soin de présenter M. W.-T. Stead à vos lecteurs ; il est en-

tendu qu'il s'est acquis dans la littérature commerciale de son pays une situation considérable. On le dit un protagoniste fervent de l'entente cordiale. Qu'il nous permette de lui dire qu'il n'aura de succès en France, dans ses entreprises commerciales ou autres, que s'il prend soin de respecter nos usages et nos susceptibilités légitimes.

Nous avons en France le culte de la mémoire des morts ; celle d'Eugène Lefebvre appartient non seulement à sa famille, mais aussi à tous les Français par sa fin glorieuse.

Je veux donc espérer, monsieur le rédacteur en chef, que ce sera pour vous raison suffisante d'arrêter une entreprise qui n'aurait même plus l'excuse d'une apparente bonne foi et qui a renouvelé cruellement des douleurs et des regrets infinis.

Vous remerciant à l'avance, je vous prie d'agréer, monsieur le rédacteur en chef, la meilleure expression de mes sentiments distingués.

CH. LAMBERT.
Ingénieur des Arts et Manufactures
52, rue d'Amsterdam, Paris.

PRÉDICTION RÉALISÉE

M. DE BOLOTOFF CONFIRME LE RÉCIT DE M. STEAD

Extrait du Journal *Le Matin* du 27 septembre 1909.

Nos lecteurs se rappellent le troublant article de M. W.-T. Stead, dans lequel l'éminent écrivain anglais, créateur du « bureau Julia », office désormais fameux de communication avec les morts, affirmait avoir assisté à l'évocation de l'âme de l'aviateur Lefebvre, tué à Juvisy. Le défunt informait M. Stead qu'un accident surviendrait, tel jour, à Mourmelon, au moteur de M. de Bolotoff ; au jour prédit, — un témoin, M. Colliex, s'en est porté garant — le moteur de M. de Bolotoff subissait une inexplicable avarie. Nous avons voulu avoir, sur ce fait étrange, le témoignage de M. de Bolotoff lui-même. Le voici :

PRIORY-DE REIGATE, 25 *septembre*. — *Je me fais un plaisir de confirmer les détails suivants :*

Samedi 18 *courant, M. W.-T. Stead me téléphona durant la matinée. Il m'annonça que l'aviateur Lefebvre était entré en communication avec lui dans son bureau de Mowbray House et lui avait déclaré par l'intermédiaire du clairvoyant qu'à mon premier essai un accident surviendrait au moteur de mon triplan.*

Le lendemain matin, je reçus de M. W.-T. Stead une lettre me donnant

tous les détails relatés dans le Matin *du 24 septembre. Ce même jour, nous partîmes pour Mourmelon.*

Durant le voyage, M. W.-T. Stead, qui nous accompagnait, renouvela ses déclarations et insista fortement sur la nécessité de prendre toutes les précautions possibles en ce qui concernait le moteur.

A diverses reprises, à Mourmelon même, M. W.-T. Stead, dont l'inquiétude allait toujours croissant, me répéta :

— Prenez garde au moteur, il ne fonctionnera pas.

J'aurais pu m'attendre à bien des petits désagréments de la part du triplan — comme il en arrive toujours pendant la mise au point — mais certes je n'attendais pas un ennui du côté du moteur, car je n'ai toujours eu qu'à me féliciter de la marche régulière de mon moteur, en lequel j'ai la plus entière confiance.

Cependant, je me décidai à partir. Je fis sortir le triplan. Pendant une heure, mes mécaniciens tournèrent la manivelle. Mon frère Georges, M. Farman, M. Colliex nous aidèrent.

Ce moteur, qui toujours se mettait en marche au quart de tour, ne donnait que quelques explosions, sans arriver à partir. Finalement, un retour se produisit. Le moteur tourna en sens inverse durant une vingtaine de révolutions. La manivelle, faussée, heurta le tuyau d'échappement et se trouva violemment arrachée de son support. Les essais durent être abandonnés.

Je ne suis point spirite. Mon rôle se borne à constater un fait : c'est que la prédiction de M. Stead s'est trouvée réalisée.

SERGE DE BOLOTOFF.

RÉPONSE DE M. W.-T. STEAD A SES CONTRADICTEURS

Extrait du Journal *Le Matin* du 29 septembre 1909.

M. W.-T. Stead a prié notre bureau de Londres de nous transmettre, par notre fil spécial, la lettre suivante.

Londres, 27 septembre.

Monsieur le rédacteur en chef,

Mon attention a été attirée par une lettre qui a paru dans le numéro du *Matin* de samedi, lettre signée de M. Charles Lambert.

M. Charles Lambert y donne les raisons sur lesquelles il base son opinion pour faire preuve de scepticisme quant à l'identité de l'intelligence invisible déclarant s'appeler Lefebvre, qui a communiqué au « bureau de Julia » la prédiction de l'accident survenu au moteur de l'aéroplane de M. Serge de Bolotoff.

J'ai le plus grand respect pour toutes les objections qui me sont faites. Je ne suis pas un dogmatiste; je suis un expérimentaliste. Je suis toujours prêt à abandonner n'importe laquelle de mes hypothèses lorsqu'une autre hypothèse me paraît donner une explication plus plausible de faits qui sont reconnus.

Mais avant d'examiner les objections de M. Lambert, permettez-moi, cependant, de regretter qu'il ait à ce point oublié la courtoisie, apanage de la nation française, et l'exactitude que l'on est en droit d'attendre d'un homme de sa profession ! Il traite en effet du haut de son mépris le « bureau de Julia » comme un bureau d'affaires. Or, c'est moi-même qui paie de ma poche toutes les dépenses de bureau qui se montrent environ à 25.000 francs par an, et je ne vois pas très bien comment, dans ces conditions, M. Lambert pourrait justifier son dédain immérité.

J'irai même plus loin en disant que M. Lambert ne me semble pas avoir pris connaissance du point essentiel qui fait de la communication de Lefebvre un cas si remarquable. Il s'imagine que le moteur en question était d'après ses propres paroles « un moteur léger d'aéroplane, dont le bon fonctionnement est l'exception ».

Si c'était en effet le cas, la critique de M. Lambert se justifierait. Mais il en est tout autrement. Le moteur de M. Bolotoff est un lourd quatre-cylindres qui possède un magnifique record de régularité et qui, monté sur le fameux canot à pétrole *la Rapière*, a remporté tous les prix de Monte-Carlo.

Qu'un tel moteur, qui a marché pendant vingt-quatre heures sans une interruption, ait un accident le jour de l'essai de l'aéroplane, c'est assez inexplicable. On pouvait s'attendre à tout, mais pas à cela.

Seule une personne a deviné où pouvait résider le danger, et c'était l'esprit invisible qui disait s'appeler Lefebvre. Naturellement, ceci ne prouve pas que cet être invisible soit le vaillant ingénieur français de ce nom, mais on m'accordera que c'est au moins une assurance que celui qui prétendait s'appeler Lefebvre savait ce dont il parlait, et qu'il possédait des connaissances équivalentes à celles du malheureux aviateur. Il est assez difficile de prouver que lorsqu'il s'est réclamé du nom de Lefebvre et a prétendu en posséder la personnalité, cet esprit a volontairement menti.

Examinons comment M. Lambert justifie ses attaques contre notre bonne foi.

En premier lieu, M. Lambert estime que Lefebvre ne se serait jamais désigné de lui-même sous la qualification de « mécanicien », son rang étant celui d'un ingénieur.

Je remarquerai en passant que de l'autre côté de la tombe les esprits ne semblent pas être aussi pointilleux au sujet de leurs titres que lorsqu'ils

étaient encore de ce monde. Je me souviens d'avoir moi-même douté de l'authenticité d'un message concernant l'avenir de l'Autriche-Hongrie parce qu'il était signé « Otto von Bismarck » et que ce n'était pas ainsi que signait Bismarck lorsqu'il était prince et chancelier. Or, la réponse ne se fit pas attendre : « Ici, je ne suis plus qu'Otto von Bismarck ! »

Mais ceci est une autre histoire. Pour bien comprendre la signification de cette réponse : « J'étais mécanicien », il faut se rendre compte de la raison pour laquelle je lui avais demandé ce qu'il faisait. Ainsi que je l'ai déjà dit, son nom n'avait éveillé en moi aucun souvenir, et comme il avait déclaré être mort depuis quelque temps, je m'étais demandé s'il ne s'agissait point d'un des compagnons de Montgolfier ou des premiers aéronautes.

Ma question, dans son plein développement était : « Étiez-vous un aéronaute ou un ingénieur, et pourquoi vous intéressez-vous aux aéroplanes ? » La réponse naturelle à cette question n'était pas de m'indiquer son rang hiérarchique dans la société, mais bien la raison secrète de son intérêt dans les aéroplanes. Il n'était pas un aéronaute, mais un mécanicien. Voici la réponse à la première objection.

M. Lambert dit ensuite que Lefebvre ne savait pas un mot d'anglais et que l'esprit invisible m'avait répondu « qu'il n'en savait pas beaucoup » De là il conclut que ce n'était pas la même personne.

Ce que j'ai compris, c'est que l'esprit invisible voulait dire qu'il pouvait peut-être comprendre quelques mots en anglais, comme « oui ou non. Comment allez-vous ? » et de petites phrases semblables, mais ne pouvait soutenir une conversation. Il n'y aurait rien eu d'impossible à ce que Lefebvre eût été particulièrement versé dans la connaissance de la langue anglaise. La seconde objection de M. Lambert confirme mon hypothèse plutôt qu'elle ne la détruit.

Enfin, la troisième objection est fondée sur une allégation de M. Lambert, qui ne saurait être justifiée en quoi que ce soit par mon premier article.

Je n'ai jamais prétendu que Lefebvre ait éprouvé un sentiment de peur. Tout ce qu'il me déclara, c'est qu'en dehors de la sensation qu'il avait éprouvée lors de sa chute, il n'avait eu connaissance de quoi que ce fût jusqu'à ce qu'il s'éveillât de cette espèce d'évanouissement, et vît en-dessous de lui sa machine brisée.

Il n'y a rien dans ce que dit M. Lambert qui soit contraire à ces déclarations. La mort doit être survenue instantanément quand il a touché la terre, et il a probablement été étourdi par le choc avant de s'être rendu compte de la façon dont il avait été causé. D'une manière comme de l'autre, l'argument consiste à savoir ce que Lefebvre a ressenti dans une fraction de seconde, et j'aime mieux, quant à moi, admettre que le vaillant aviateur n'ait pas souffert en mourant.

Les objections de M. Lambert m'apparaissent donc sans importance.

Mais il reste la grande et véritable objection qui dépasse de beaucoup ces discussions de mots. La voici :

Pourquoi Lefebvre n'a-t-il pas communiqué avec ses parents ou ses amis au lieu de le faire avec le « bureau de Julia » ?

Or, ces raisons apparaissent toutes simples à celui qui a quelque connaissance de l'au-delà.

La première, c'est que la douleur même des survivants forme une barrière temporaire, mais insurmontable, entre ceux qu'on appelle les morts et ceux qui portent leur deuil. Cette barrière existe tant que les survivants n'ont pas séché leurs pleurs et accepté avec soumission la perte de ceux qu'ils ont aimés.

La seconde raison est encore plus probante. Prenons un exemple. Si je veux téléphoner à Paris, je ne téléphone pas nécessairement à la personne que j'aime le mieux, mais à celle qui a un récepteur téléphonique. Or, le « bureau de Julia » a permis, précisément, à Lefebvre d'entrer en communication avec moi. Je ne connais pas d'autre bureau de ce genre-là, par le moyen duquel il eût pu communiquer avec ses parents et ses amis.

Avant de terminer, laissez-moi exprimer mes sentiments de profond regret si la publication de mon article a pu causer quelque chagrin à ceux qui ont été si cruellement éprouvés par la mort de Lefebvre. Cependant, je ne peux croire que ma déclaration, faite en toute bonne foi, puisse être pour les survivants autre chose qu'une consolation. Elle prouve, en effet : 1° que Lefebvre vit toujours ; 2° qu'il n'a pas souffert à sa mort ; 3° qu'il a été capable d'établir une communication avec ce monde. Il est donc naturel d'attendre qu'il entre plus tard en communication avec ceux qui ont été autrefois ses intimes.

Recevez, monsieur le rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments distingués.

W.-T. Stead.

La Pensée de Jésus (Suite)

Ouvrage écrit sous la dictée intuitive des Esprits protecteurs de l'Œuvre du Spiritisme.

Par M. C.

CHAPITRE II

LE PROCHAIN

La fraternité est une loi. — Les moyens. — Penser en bien de tout le monde. — Le seul juge. — Incompétence des tribunaux humains sur les choses de la conscience. — La vraie humilité. — Conséquence des jugements humains

— Conduite à tenir vis-à-vis du monde. — Le sort des vérités. — A chacun selon ses œuvres. — Le juge fraternel. — L'homme sans prochain. — L'amour des morts. — Moïse. — Le Fils de l'homme. — Conseils.

1. Tout le monde est mon prochain, tout le monde est mon frère ! voilà le cri de la conscience de celui qui est réellement chrétien. Cette pensée admise, le premier devoir est de la faire passer dans la pratique quant aux résultats qu'elle doit produire. En principe elle est indéniable.

2. Ce n'est pas une faveur qu'on accorde au prochain en le regardant en frère et en le traitant comme tel ; c'est un droit pour lui d'être ainsi considéré. Tous les hommes sont frères par leur nature même. On n'établit pas la fraternité, on ne la fonde pas, on parvient seulement à la comprendre et à la faire comprendre aux autres. C'est la seule conquête à laquelle l'homme puisse aspirer, mais cette conquête est tout pour lui.

3. La fraternité est une loi. Ceux qui s'y soumettent sont heureux, ceux qui la répudient se préparent à eux-mêmes un avenir de répudiation.

4. La fraternité détruit l'orgueil et toutes les mauvaises passions ; ou du moins elle les transforme de manière à les rendre méconnaissables. Les passions sont bonnes ou mauvaises suivant que le but qu'on se propose est bon ou mauvais. Les moyens ne sont que l'accessoire. Cependant de mauvais moyens ne peuvent jamais conduire à un bon but.

5. Les moyens que la raison, la justice, la vraie sagesse réprouvent, loin de conduire l'homme au but qu'il veut atteindre, l'en éloignent parce qu'ils le calomnient. Ses intentions, quelque bonnes qu'elles soient, sont calomniées par les mauvais moyens mis en œuvre pour les accomplir.

6. Les moyens qu'on emploie pour faire triompher une vérité doivent être toujours en harmonie avec cette vérité même. Il faut, pour que le succès soit complet, qu'il y ait unité entre la fin et les moyens. C'est ainsi qu'il faut entendre ces mots : « Qui veut la fin veut les moyens. » Tout moyen indigne de la fin qu'on se propose doit être repoussé.

7. Une doctrine qui est la douceur et la mansuétude mêmes ne peut s'établir sur des bases sanglantes ou même entachées des vices grossiers des hommes qui ont concouru à leur édification. Ces fondations ne sont pas de nature à porter le poids dont on prétend le charger, car la main du seigneur n'a pas travaillé à les édifier. On y trouve trop d'égoïsme, trop d'orgueil, trop de cruautés accumulées.

8. Ces fondations bâties avec du sang et de la honte sont indignes des vérités éternelles qu'on veut faire reposer sur elles. Il en est toujours ainsi dans l'enfance des sociétés ; et l'homme, ayant grandi, regarde en pitié et souvent d'un œil repentant ses actes de faiblesse entachés de culpabilités sérieuses. Leur gravité dépend du développement acquis.

9. Il ne faut donc pas jeter la pierre à ceux qui ont fait le mal, croyant

faire le bien, ni à ceux qui de bonne foi se trompent sur la nature de ces choses. Il ne faut pas la jeter non plus à ceux qui paraissent avoir une mauvaise foi évidente. C'est une chose sur laquelle on peut toujours se tromper, et dans le doute, la croyance au bien doit toujours avoir l'avantage sur la croyance au mal.

10. *Penser en bien de tout le monde* est un devoir qu'il faut savoir ne pas déserter sous peine de faire fausse route. Croire à l'erreur des autres n'est pas un mal puisque l'erreur est inhérente à la nature humaine. Mais si on croit à l'erreur chez les autres, on ne saurait croire à sa propre infaillibilité. On ne peut rien fonder de solide sur de semblables idées, car la main de Dieu ne les soutient pas.

11. Il faut toujours croire à la bonne foi, l'homme étant impuissant à sonder la conscience de son semblable et comment le pourrait-il, quand sa propre conscience lui échappe toujours par quelque endroit? Dieu seul sonde les consciences et prononce des jugements sans appel.

12. Lui seul a le droit de juger puisqu'il a seul la puissance de connaître. S'ériger en juge à l'égard de son prochain, c'est commettre une usurpation c'est se mettre à la place de Dieu même, c'est manquer à la charité.

13. Il y a des nécessités sociales qui échappent forcément à cette règle. A un trouble matériel apporté répond naturellement une répression matérielle. A ceux qui sont chargés d'en faire l'application de se tenir dans les limites de la justice et de la loi d'amour et de charité autant que possible.

14. Cette concession nécessaire faite aux besoins de la tranquillité sociale, le principe absolu de charité doit être maintenu dans son intégrité. Les choses de la conscience ne doivent pas être justiciables des tribunaux humains, car nul ne peut se dire plus grand ou plus pur qu'un autre, et souvent les juges seraient loin d'être à la hauteur de l'accusé.

15. Cette pensée n'est pas un appel à la révolte même intérieure, encore moins une incitation à l'orgueil. Elle a pour unique but de donner confiance aux opprimés, de faire naître dans le cœur de ceux que les hommes jugent avec passion, la consolante certitude que Dieu juge bien souvent tout autrement que ne jugent les hommes.

16. Loin d'exciter à la révolte, cette certitude morale, qui naît spontanément dans les cœurs résignés, donne la patience d'attendre des jours meilleurs et une réhabilitation qui ne fera pas défaut à ceux qui s'en sont rendus dignes. Loin de pousser à l'orgueil, elle développe les sentiments d'humilité qui sont le plus bel apanage de l'homme instruit de sa destinée et de sa mission qu'il accomplit sur la terre.

17. Il ne s'agit pas de cette fausse humilité qui s'applique comme un masque aux visages rusés et hypocrites ; il ne s'agit pas davantage de cette humilité servile s'adressant seulement aux puissants, se transformant en

une dédaigneuse hauteur vis-à-vis des faibles, mais la vraie humilité intérieure, celle qui ne s'affiche pas ; la seule que Dieu aime.

18. Si vous cherchez à passer pour humbles, votre humilité d'emprunt n'est que le masque de sentiments orgueilleux. Si vous cherchez à paraître charitables et fraternels, votre charité et votre fraternité peuvent être des mensonges qui cachent des sentiments égoïstes ou haineux.

19. Il peut n'en pas être toujours ainsi, mais partout où il y a ostentation il y a orgueil, et l'orgueil empoisonne les plus belles actions. Apprenez donc avant toutes choses à être simples et vrais. La duplicité et le mensonge sont deux lourds boulets qui retiennent l'être dans les bas-fonds les plus malsains.

20. Il est des circonstances où une belle action ne peut pas être cachée. Dieu le veut alors pour l'exemple et ainsi pour procurer à ceux qui la font l'occasion de triompher des entraînements de l'orgueil. Mais toutes les fois qu'une action de ce genre pourra être faite dans le secret de la conscience, que votre conscience seule la connaisse.

21. Celui qui cherche les applaudissements des hommes se met sous la dépendance des hommes. Il se constitue leur justiciable en se présentant pieds et poings liés à leur tribunal. Il fait preuve de beaucoup de faiblesse et de peu de clairvoyance, car les jugements des hommes sont changeants.

22. La diversité des jugements humains doit tenir en garde contre eux, quiconque ne veut pas devenir la victime de l'engouement ou de la mode. La vraie sagesse consiste à les examiner mûrement, à sonder autant que possible les motifs qui les ont déterminés, et prévoir les résultats qu'ils sont de nature à produire.

23. Souvent une vérité féconde reçoit de la plupart des hommes le plus désastreux accueil. C'est à qui la condamnera le plus hautement, à qui jettera la déconsidération et le mépris sur les hommes consciencieux qui en font leur drapeau ; la clameur est si haute qu'il n'est pas impossible de voir quelques désertions se produire parmi ceux qui avaient donné le plus de gages de leur attachement à cette vérité. Qu'adviendra-t-il de tout cela?

24. Le jugement que le monde porte avec autant d'ignorance que de légèreté sera revisé par le monde lui-même. Ceux qui attachent leurs noms à ces manifestations irréfléchies, parce que tel semble être leur intérêt ou pour suivre avec éclat le courant général, verront ces mêmes noms, acclamés un jour, voués demain à la désapprobation universelle.

25. Que seront alors ces héros, découronnés de la gloire menteuse qui leur ceignait le front, et devenus un objet de réprobation pour ceux qui les suivaient avec le plus d'ardeur dans la voie de l'erreur et de la calomnie? Ce seront des hommes en voie de régénération, des malades moraux soumis au dur et salutaire régime de la désillusion. Ils auront eu leur heure de

triomphe malsain, suivie de l'heure de justice et de vérité qui relève l'homme en l'abaissant en apparence.

26. Et ceux qui, sans s'être sérieusement préoccupés des graves questions qui s'agitaient, auront répondu par un rire moqueur à l'énonciation des plus grandes vérités, uniquement pour ne pas sembler ridicules aux prétendus directeurs de l'opinion, ceux qui auront agi ainsi par pure étourderie n'auront à supporter que les résultats de cette étourderie. Ils verront alors que mieux vaut se ranger du côté de la vérité méconnue que de celui du mensonge triomphant; qu'il vaut mieux chercher l'approbation de sa propre conscience, qui garde toujours quelque chose de divin, que l'applaudissement des hommes.

27. Cette lumière ne manque jamais à quiconque ne craint pas d'y faire appel, et le rire même le plus spirituel n'a jamais rien prouvé. Le rire s'éteint bien vite sous la tristesse qui monte quand il a pour objet de déverser le ridicule sur le prochain. Le ridicule s'attache impitoyablement à celui qui en fait usage contre ses frères.

28. Quant à vous, ne faites jamais usage de cette arme empoisonnée ni de rien qui lui ressemble. Vos seules amies doivent être la persuasion et l'amour. Si le monde se montre votre ennemi, ne soyez jamais les ennemis du monde. Ne méprisez ni le monde ni ses jugements, rectifiez seulement ces derniers lorsqu'ils vous paraissent en contradiction avec la saine raison et la foi qui s'appuie sur elle.

29. Il ne faut pas mettre le monde en opposition avec Dieu, il faut conduire le monde à Dieu par la douceur et la tolérance. Hors la tolérance et la douceur il n'y a que rigueur et violence, action répulsive. Que votre patience et votre persistance dans l'action fraternelle mettent à néant les résistances les plus énergiques.

30. Une idée qui se représente sans cesse finit, quand elle est juste, par se faire accepter de ceux-là mêmes qui la repoussaient le plus fort. Lorsqu'on a la conviction profonde, la certitude morale inébranlable, qu'une idée est vraie, on est fort pour ce combat de tous les instants, pour cette lutte sans trêve contre l'erreur et le préjugé.

31. On doit traiter son prochain comme on voudrait être traité par lui. Si vous étiez dans l'erreur, dans une de ces erreurs qui compromettent le présent et l'avenir, vous seriez bien aises que quelqu'un vint vous en retirer. Ainsi devez-vous faire aux autres. Mais tous ne peuvent pas être amenés à la vérité de la même manière.

32. Les écrits sont un levier puissant dans ce siècle; cependant ils ne s'adressent pas à tous indistinctement, car l'ignorance laisse encore çà et là des taches noires qu'un avenir prochain fera disparaître. A défaut du livre vous avez la parole, que tout le monde peut écouter et comprendre. Mais

il est des temps et des lieux où la parole ne peut pas se produire en toute liberté.

33. C'est le sort de toutes les vérités et de tous les progrès de ne pouvoir arriver qu'en rampant au but que leur destine la Providence. Pourquoi la plus grande d'entre elles, pourquoi le plus grand d'entre eux seraient-ils dispensés de cette épreuve qui prouve plus que tout autre chose leur puissance et leur vitalité ?

34. Lorsqu'une vérité surgit au milieu du monde, le premier mouvement du monde est de se tourner contre elle, car le monde est fait de mensonges et de contradictions. C'est à faire cesser cette anomalie qu'il faut principalement s'attacher.

35. Le monde, c'est le prochain, il ne faut donc pas haïr le monde, il faut l'aimer au contraire de tout son cœur et de toutes ses forces ; il faut le faire sien. On n'aime réellement que ceux qu'on fait siens par la pensée, ceux aux quels on s'unit fortement par ces liens mystérieux que le monde ne voit ni ne comprend.

36. On ne doit pas constamment opposer Dieu au monde, ni ceux qui soutiennent les principes sa vérité à travers les obstacles et les périls. Un jour viendra où le monde sera de Dieu comme tous ceux qui cherchent la vérité pour la vérité même et qui font le bien pour le bien de tous.

37. Nos bourreaux sont nos frères dans le temps où il y a des bourreaux. A plus forte raison devez-vous traiter comme tels vos adversaires, alors même qu'ils vous persécutent ou vous dénoncent aux persécuteurs.

38. La loi est une et sa puissance se fait sentir partout et à tous. Le persécuteur sera persécuté, le dénonciateur sera dénoncé, le bourreau de ses frères subira les supplices qu'il leur aura infligés, car il sera donné à chacun selon ses œuvres. Mais aussi celui qui aime sera aimé, celui qui a le cœur rempli de compassion pour les souffrances d'autrui jouira des bienfaits de la compassion.

39. Et aussi celui qui aime la justice et la rend à tous, même aux dépens de ses propres intérêts et de son orgueil, recevra les fruits de la justice. Il sera établi un jour pour la rendre à ses semblables, car il aura mérité d'être appelé à ce poste, où le placera la confiance du Père.

40. Alors s'il y a un acte de sévérité à accomplir, il ne le sera jamais en dehors des exigences de la loi fraternelle. Le temps des peines prononcées avec plaisir sera passé, car la justice procédera alors fraternellement.

41. Le juge dira à son frère coupable : Frère tu n'as pas accompli dans leur entier les prescriptions de la loi que je suis chargé d'appliquer. Cette loi elle-même se dresse aujourd'hui devant toi et prononce ton jugement. C'est avec douleur que je remplis un pénible devoir. Mais ne te décourage pas, tu peux, par ta conduite future, te laver complètement des souil-

lures du passé. N'oublie pas surtout qu'il y a plus de joie dans le ciel pour le retour au bien d'un seul pécheur que pour la persévérance de quatre vingt-dix-neuf justes. »

42. Et le coupable du moment, réconforté par ces fraternelles paroles, reconnaîtra humblement son erreur. Il se vouera avec zèle à l'accomplissement des nouveaux devoirs qui lui seront tracés, et par ces travaux, utiles à d'autres moins avancés que lui, il acquerra dans l'échelle morale des êtres le degré qu'il n'a pas pu ou su atteindre jusque-là.

43. Dès lors la condamnation n'est plus une condamnation, l'exil n'est plus un exil. C'est une mission à accomplir, pénible, mais féconde en heureux résultats. C'est la voie de la réhabilitation promise, la voie qui conduit au bonheur à venir.

44. C'est alors, à travers des obstacles sans nombre, au milieu d'incessantes contradictions, de persécutions toujours renaissantes, que doit marcher l'être qui a besoin de se relever devant Dieu et sa propre conscience. Les périls l'entourent, mais seulement des périls corporels par lesquels l'âme ne saurait être atteinte.

45. Elle tremble pourtant, cette âme, dans l'accomplissement de cette tâche; par moments elle se sent faible et pusillanime. Une terreur intime, qui n'est autre chose que le souvenir des iniquités passées, la saisit parfois; mais le courage revient vite sous les effluves fraternelles qui lui sont envoyées.

46. Que cette âme se raffermisse, que toutes les âmes qu'un passé coupable retient encore dans les bas-fonds du terre à terre prennent espoir et courage. Des mains sûres et fraternelles se tendent incessamment vers elles, elles n'ont qu'à les saisir avec confiance; des bras charitables s'ouvrent pour les recevoir, elles n'ont qu'à s'y précipiter sans arrière-pensée.

47. Celui qui aime Dieu s'appuie sur lui et par cela même se sent une force invincible. Il sait que rien ne peut prévaloir contre la volonté du Maître des choses, et son cœur ne faiblit pas dans la tâche. Toujours prêt à venir en aide à son prochain, il compte aussi avec raison sur un secours réciproque.

48. Si un ou plusieurs lui font défaut, d'autres, plus puissants, seront là au moment où leur concours sera utile. Celui qui ne vit que pour soi n'acquiert jamais de puissance, sa faiblesse augmente à mesure qu'il s'étiole et se resserre. Après avoir songé seulement à lui, il ne songera qu'à une portion de lui-même, se rapetissant comme à plaisir jusqu'à un anéantissement complet, s'il pouvait se produire.

49. Cet homme n'a pas de prochain. Il est seul. Malheureux celui qui est seul! Entouré d'hommes qu'il devrait aimer et servir, il ne sait que les haïr et les mépriser, leur nuire même quelquefois. Aussi vient le moment où les secours dont il aurait tant de besoin lui font défaut.

50. Il n'a su ni comprendre ni pratiquer la loi d'amour, et les fruits délicieux et réconfortants qu'elle produit s'éloignent de sa bouche brûlée par le feu de l'égoïsme. Il a voulu être seul, il est seul. Mais des frères veillent sur lui; bien qu'il n'ait voulu voir son prochain nulle part, son prochain le guette, et au premier bon sentiment qui sortira de cette âme ulcérée, de prompts secours lui seront apportés.

51. On peut être seul au milieu des plus grandes foules; on peut être entouré de frères nombreux dans la plus profonde des solitudes. Le chrétien n'est jamais seul. Le spirite n'est jamais seul, mais toujours entouré du nombreux cortège de ses amis invisibles.

52. Ceux qui prétendent empêcher les communications entre les morts et les vivants sont bien aveugles. Ils auraient bien besoin eux-mêmes de quelques-uns de ces bons conseils que la mort envoie à la vie. Le mort est le prochain du vivant et le vivant est le prochain du mort.

53. Qui n'aime pas les morts n'aime pas son prochain. Or on ne s'éloigne pas de ce qu'on aime, on s'en rapproche au contraire autant qu'on le peut afin de ne former qu'une seule âme et un même cœur. Se rapprocher des morts c'est entrer en communication avec eux en vue d'établir cette puissante communication de pensées qui doit rétablir toutes choses.

54. Il fut un temps où la prudence pouvait commander l'abstention, mais jamais d'une manière absolue. Moïse, tout en interdisant ces relations aux peuples ne continuait pas moins de s'entretenir avec ses inspirateurs invisibles. Ni lui ni les principaux d'entre les prêtres ne s'en abstenaient.

55. Pour conduire les populations que Dieu avait confiées à sa garde il fallait une main de fer. Pour constituer quelque chose de solide, il fallait une hiérarchie fortement défendue par des lois d'une rigueur excessive.

56. Mais ce qui est tout naturel dans un temps devient un contre-sens dans un autre. Bien des choses sont permises aux hommes faits qui sont sagement interdites aux enfants. Il n'entra jamais dans la pensée de Moïse d'édicter une défense absolue, qu'il savait bien du reste devoir devenir un jour illusoire.

57. Si l'on conserve aujourd'hui encore, pour certaines lois qui n'ont plus de raison d'être, une apparence de soumission, c'est qu'on ne se pénètre pas assez de cette vérité « que la lettre tue et l'esprit vivifie. » C'est que l'hypocrisie est encore un des vices les plus communs de l'humanité.

58. Non, Moïse ne put pas défendre une chose si naturelle. Il était un Esprit assez avancé pour comprendre son impuissance absolue à cet égard. Il voulut interdire un abus qui aurait pu avoir des dangers, pas davantage. Les termes absolus de la prohibition n'avaient d'autre but que de frapper fortement l'imagination du peuple. Si Moïse vivait en ce temps sur la terre,

il serait plutôt porté à faire aux hommes une obligation des relations d'outre-tombe qu'à les interdire.

59. Le Fils de l'homme a prêché l'amour du prochain ; il lui a été donné de soulever en partie le voile qui recouvrait les vérités éternelles. Mais à chaque jour suffit sa peine, et ce qu'il n'a pas dit alors, il peut le dire aujourd'hui par la bouche de ses médiums.

60. De quel droit quelques-uns traitent-ils de mauvais Esprits tous ceux qui se communiquent aux médiums spirites ? Qui les a établis juges dans cette grande cause qui dépasse de beaucoup les bornes de l'intelligence de quelques-uns d'entre eux ? Ont-ils donc tout à fait mis en oubli la parabole de la paille et de la poutre ?

61. Ils sont bien jeunes pour juger sainement d'aussi hautes questions, ils sont bien faibles pour soulever le poids écrasant des vérités qu'ils combattent. S'il leur arrive d'oublier qu'ils sont votre prochain, n'oubliez jamais qu'ils sont le vôtre. Que toutes ces colères enfantines ou séniles n'aient pas le don de vous émouvoir.

(A suivre.)

LIVRES NOUVEAUX

A L'HUMBLE

Enseignements spirites.

Œuvre posthume d'un romancier contemporain.

Cette œuvre, ainsi que son titre l'indique s'adresse aux humbles ; mais surtout aux humbles du cœur par opposition aux orgueilleux. C'est la création d'un puissant cerveau que la mort a surpris en pleine production. Il avait sondé durant sa vie de romancier les recoins les plus cachés du cœur humain sans y rencontrer l'âme. Il en avait conclu qu'elle n'existait pas. Or, aujourd'hui désincarné et se reconnaissant en lui-même une âme indestructible, il s'empresse, par la plume d'un médium écrivain, de reprendre son rôle de romancier pour proclamer ses nouvelles découvertes. « A l'humble » est sa première œuvre posthume. Elle commence une nouvelle série de romans qu'on peut espérer dignes de ceux que l'on s'arrachait pendant la vie terrestre de ce puissant écrivain. Série qui débute comme ses œuvres de jeunesse par des contes d'une simplicité voulue ; mais où l'on retrouve la formule de l'auteur de l'art d'écrire : « Avoir une impression forte, et la « rendre avec la plus grande intensité et la plus grande simplicité ; c'est « l'art d'écrire tout entier. »

En vente :

à Paris, Librairie spirite, 42, rue, Saint-Jacques, à Alger, librairie Relin, rue d'Isly, prix : 1 fr. 50; franco pour la France: 1 fr. 60. Etranger: 1 fr. 70.

COMMENT ON DEVIENT SPIRITE

Par BERTHE JOUAUX

Le spiritisme fait tous les jours de nouveaux progrès, mais il n'est pas entendu de la même manière par tous. D'aucuns s'attachent particulièrement à la partie scientifique et expérimentale ; d'autres, s'occupant surtout de communications avec les esprits des morts, tombent dans l'exagération, le charlatanisme et deviennent parfois la proie de faux frères qui les exploitent.

Mme Berthe Jouaux, dans son livre: *Comment on devient spirite*, fait ressortir la partie consolante de la doctrine spiritualiste. C'est la philosophie de cette religion sans culte, sans prêtre, sans cérémonies extérieures, amenant doucement au progrès et à la perfection morale, qu'elle voudrait mettre à la portée de tous. C'est l'effort vers le Bien, courageusement tenté, modestement accompli, qu'elle essaie de faciliter à tous les spirites sincères, convaincue que la lutte contre soi-même adoucirait la lutte pour la vie et amènerait la réforme sociale par la réforme morale individuelle.

Cet ouvrage se trouve chez M. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, à Paris, au prix de 2 francs. Port pour la France: 0 fr. 10; étranger: 0 fr. 20.

« Nous avons reçu une poésie médianimique intitulée « **Appel aux Esprits Supérieurs** » et mise en musique pour chant et piano, qui nous paraît être le desideratum pour servir d'introduction aux séances, dans les réunions spirites qui trouvent bon de les commencer par des chants.

« Le prix de l'exemplaire a été fixé à 1 franc et l'auteur de la musique, M. H. Albert, rue de Boisdenier, 56, à Tours, nous annonce qu'il versera la moitié du prix de la vente à la caisse du concours de photographie transcendantale, institué par M. Emmanuel Vauchez.

« Cette communication est signée Edgard Poë, et a été obtenue par le médium, Mme Krell de Bordeaux. »

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN